

Libretto

VLADIMIR BARTOL

ALAMUT

roman

Traduit du slovène par

ANDRÉE LÜCK GAYE

Libretto

Titre original :
Alamut

© Libella, Paris, 2012, pour la présente édition.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0626-7

Né à Trieste, à la frontière italo-slovène, le 24 février 1903 et mort à Ljubljana, 12 septembre 1967, Vladimir Bartol a étudié à l'université de Ljubljana et en Sorbonne. Érudit, il s'intéressait aussi bien à la psychanalyse et à la philosophie qu'à l'histoire des religions. Paru en 1938, *Alamut* s'est progressivement imposé comme un grand classique d'une surprenante modernité.

Rien n'est vrai, tout est permis

Principe supérieur des ismaéliens



OMNIA IN NUMERO ET MENSURA

CHAPITRE UN

Au printemps de l'an 1092, une caravane assez importante s'étirait sur la vieille route de guerre qui part de Samarkand et Boukhara, traverse le nord du Khorassan et ensuite longe les monts d'Elbourz. Elle avait quitté Boukhara à la fonte des neiges et cheminait à présent depuis plusieurs semaines. Les caravaniers brandissaient leur fouet en poussant des cris rauques sur le bétail déjà fatigué. Les dromadaires, les mulets, les chameaux à deux bosses du Turkestan, en longues files les uns derrière les autres, portaient leur charge, résignés. L'escorte armée chevauchait sur de petits chevaux poilus et, mi-découragée, mi-fébrile, regardait vers la longue chaîne de montagnes qui apparaissait à l'horizon. Les hommes étaient las de ce lent cheminement et attendaient impatiemment d'arriver au but. Ils s'approchèrent du cône enneigé de Damavand jusqu'à ce qu'il fût caché par les contreforts qui flanquaient la route. L'air frais de la montagne soufflait, rafraîchissant pendant le jour bêtes et gens. Mais les nuits étaient glaciales et les hommes de troupe et les caravaniers se serraient en maugréant autour du feu.

Une petite hutte semblable à une cage était fixée entre les deux bosses de l'un des chameaux. De temps à autre, une

main relevait le rideau de la petite fenêtre et un visage timide de jeune fille y paraissait. Ses grands yeux rougis de larmes regardaient les gens, l'air de chercher en eux une réponse à la question difficile qui l'avait tourmentée tout au long du chemin : où l'emmenaient-ils et quelles étaient leurs intentions ? Personne ne se souciait d'elle, seul le chef de la caravane, un homme sombre d'une cinquantaine d'années portant une ample tunique arabe et un imposant turban blanc, lui lançait un coup d'œil agacé quand il l'apercevait. Alors elle laissait vite retomber le rideau de la fenêtre et se blottissait à l'intérieur de la cage. Depuis qu'à Boukhara on l'avait rachetée à son maître, elle vivait partagée entre une terreur mortelle et la curiosité fébrile du sort qui allait s'abattre sur elle.

Un jour que le convoi avait chevauché un bon petit bout de chemin, un groupe de cavaliers déboula du versant qui était à sa droite et lui coupa le passage. Les animaux de tête s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Les hommes de l'escorte tirèrent leur lourd sabre et se disposèrent à attaquer. Un homme sur un petit cheval brun se détacha des assaillants et s'approcha suffisamment pour être entendu. Il cria un mot de passe et reçut une réponse du guide. Les deux hommes se rapprochèrent, se saluèrent aimablement et ensuite un nouveau détachement assura la direction. La caravane prit un chemin entre les buissons et ne s'arrêta qu'au milieu de la nuit. Les hommes établirent enfin un campement dans une petite cuvette d'où l'on entendait le lointain grondement d'un torrent. Ils firent un feu, avalèrent quelque chose à la hâte puis s'endormirent comme des masses.

Dès l'aube ils furent sur pied. Le chef de file avança vers la hutte que les caravaniers avaient détachée du chameau la nuit et posée sur le sol, il souleva le rideau et cria d'une voix bourrue :

– Halima !

Un visage timide apparut à la fenêtre, ensuite une porte

étroite et basse s'ouvrit. Une main rude saisit la jeune fille par le poignet et la tira hors de la hutte.

Halima tremblait de tout son corps.

«Maintenant c'en est fait de moi», pensa-t-elle.

Le commandant des étrangers qui s'étaient joints à la caravane le jour précédent tenait un bandeau noir. Le chef de la caravane lui fit signe et l'homme, sans dire un mot, plaça le foulard sur les yeux de la jeune fille et le lui noua solidement sur la nuque. Ensuite, il enfourcha son cheval, hissa la fille sur la selle et la couvrit de son large manteau. Il échangea quelques mots avec le chef de la caravane et lança son cheval au galop. Halima se roula en boule et se blottit contre le cavalier.

Le bruissement du torrent se rapprochait. Ils s'arrêtèrent et le cavalier parla rapidement à quelqu'un. Ensuite il éperonna de nouveau son cheval. Maintenant ils chevauchaient plus lentement et plus prudemment et Halima eut l'impression que le chemin était très étroit et qu'ils longeaient un ruisseau de montagne. Un vent froid soufflait de l'abîme, l'épouvante lui serra le cœur une nouvelle fois.

Ils s'arrêtèrent encore. Halima entendit des cris et des cliquetis et, quand ils repartirent au galop, un bruit sourd retentit sous les sabots du cheval. Ils franchissaient un pont au-dessus d'un torrent.

Ce qui se passa ensuite ressemblait à un rêve abominable. Elle entendit de grands cris, comme si toute une armée se disputait. Le cavalier mit pied à terre, tenant Halima toujours couverte de son manteau. Ils marchèrent ensemble, tantôt à plat, tantôt en montant quelques marches, jusqu'au moment où il sembla à la jeune fille qu'il faisait sombre autour d'elle. Soudain, l'homme lui retira son manteau et elle sentit que d'autres mains la saisissaient. Elle fut pénétrée d'une frayeur mortelle. L'homme qui l'avait prise au cavalier réprima un rire. Il l'emmena rapidement dans un couloir. Un froid bizarre

l'étreignit, comme si elle arrivait dans une cave. Elle essayait de ne penser à rien, en vain, il lui semblait que sa dernière heure approchait.

L'homme qui la tenait dans ses bras tâta le mur d'une main. Il trouva un objet qu'il brandit vigoureusement. Un coup retentit bruyamment sur un gong.

Halima cria et tenta de s'arracher des bras de l'homme. Celui-ci rit et lui dit presque gentiment :

– Ne hurle pas, petit babouin ! Personne ne va t'écorcher.

Un fer grinça et Halima vit à travers le bandeau qu'il faisait maintenant plus clair.

« Ils vont me jeter en prison », pensa-t-elle. Une masse d'eau se mit à gronder sous elle. Elle retint son souffle.

Elle entendit un trépignement de pieds nus. Quelqu'un s'avança et l'homme qui la tenait la remit au nouveau venu.

– Prends-la, Adi.

Les bras qui l'accueillirent étaient forts comme des pattes de lion et tout à fait nus. Sa poitrine aussi devait être nue. Elle le sentit quand il la souleva. Ce devait être un géant.

Halima se résigna à son sort. Elle suivait ce qui lui arrivait, impuissante. L'homme traversa en courant un petit pont flexible qui se balançait désagréablement sous leur poids. Ensuite, le sol craqua comme s'il était parsemé de petites pierres. Elle sentit l'agréable chaleur des rayons du soleil dont la clarté traversait son bandeau. Soudain, elle respira une odeur de feuilles fraîches et de fleurs.

L'homme bondit avec la fille dans une barque qui se mit à balancer. Halima poussa un cri et se cramponna nerveusement au géant. Il éclata d'un grand rire, presque enfantin.

– N'aie pas peur, charmante gazelle, lui dit-il cordialement, je t'emmène de l'autre côté et ensuite nous serons arrivés... Assieds-toi ici !

Il la plaça sur un siège confortable et se mit à ramer.

Elle crut entendre au loin un rire, un rire joyeux de jeune

filles, et prêta l'oreille. Non, elle ne se trompait pas. Elle distingua des voix isolées et se sentit soulagée d'un grand poids. Il ne pouvait rien lui arriver de mal là où les gens semblaient si gais.

La barque accosta la rive. L'homme prit la jeune fille dans ses bras et marcha sur la terre ferme. Il la porta quelques pas plus haut puis la remit sur ses pieds. Une clameur joyeuse les accueillit et Halima entendit le piétinement de nombreuses sandales qui s'approchaient. Le géant s'écria gaîment :

– La voilà !

Ensuite il repartit vers la barque et s'éloigna en ramant.

Une des filles s'avança vers Halima pour lui ôter son bandeau. Pendant ce temps-là, les autres discutaient.

– Comme elle est menue, dit la première.

Une autre ajouta :

– Et comme elle est jeune. C'est une enfant !

– Regardez comme elle est maigre, remarqua une troisième. C'est sans doute le chemin qui l'a épuisée.

– Elle est grande et mince comme un cyprès.

Le bandeau glissa des yeux de Halima. Elle fut stupéfaite. Des jardins s'étalaient autour d'elle dans la première floraison du printemps. Les filles qui l'encerclaient étaient belles comme des houris. La plus jolie d'entre toutes était celle qui lui avait ôté son bandeau.

– Où suis-je ? demanda-t-elle d'une voix timide.

Les filles éclatèrent de rire comme si sa timidité les amusait. Le sang lui monta aux joues. Mais la beauté qui l'avait libérée du bandeau la prit affectueusement par la taille et lui dit :

– N'aie pas peur, ma chère enfant. Tu es chez de braves gens.

Sa voix était chaude et protectrice. Halima se serra contre elle et une pensée folle lui passa par la tête. « Peut-être suis-je arrivée chez un roi », se dit-elle.

Elles l'emmenèrent sur un sentier jonché de petits cailloux

blancs. À gauche et à droite se trouvaient des parterres régulièrement disposés où fleurissaient des tulipes et des jacinthes de tailles et de couleurs les plus diverses. Certaines tulipes étaient d'un jaune ardent, d'autres rouge vif ou violettes, les troisièmes encore multicolores et zébrées. Les jacinthes étaient blanches et rose pâle, bleu clair ou foncé, lilas et jaune d'or, quelques-unes délicates et translucides comme du verre. Des violettes et des primevères poussaient sur les bords. Ailleurs des iris et des narcisses faisaient de nouveaux bourgeons. Çà et là, un somptueux lis blanc ouvrait ses premières fleurs. Un parfum capiteux saturait l'atmosphère.

Halima était surprise.

Elles longèrent des roseraies. Les buissons étaient soigneusement taillés et l'on voyait sur les brindilles de gros boutons d'où des fleurs rouges, blanches et jaunes, jaillissaient çà et là.

Plus loin, un chemin les conduisit à travers un bouquet de grenadiers parsemés de cloches rouges. Ensuite se succédaient des citronniers et des pêchers. Elles arrivèrent dans des vergers où fleurissaient des amandiers et des cognassiers, des pommiers et des poiriers.

La nouvelle arrivée écarquillait les yeux.

– Comment t'appelles-tu, petite? lui demanda une des filles.

– Halima, murmura-t-elle imperceptiblement.

Elles rirent tant qu'elle en eut les larmes aux yeux.

– Ne riez pas, affreuses guenons! les chapitra sa protectrice. Laissez cette petite en paix, qu'elle reprenne ses esprits. Elle est fatiguée et toute dépaysée.

Elle s'adressa ensuite à Halima :

– Il ne faut pas leur en vouloir de leur exubérance. Elles sont jeunes et joyeuses, et quand tu les connaîtras mieux, tu verras qu'elles ne sont pas méchantes. Elles t'aimeront même bien.

Elles arrivèrent dans un bosquet de cyprès. Halima perçut des clapotis d'eau qui semblaient poindre de tous les côtés, tandis qu'au loin on entendait le grondement sourd du torrent qui dégringolait en cascade. L'air miroitait à travers les arbres. Halima regardait avec curiosité. Bientôt elle distingua un château qui luisait dans les rayons du soleil au milieu d'une vaste clairière et devant lequel se trouvait un vivier rond d'où jaillissait une fontaine. Quand elles s'arrêtèrent, Halima regarda autour d'elle.

De hautes montagnes les encerclaient de tous les côtés. Le soleil tapait sur les pentes rocheuses et éclairait les crêtes neigeuses. Elle regarda dans la direction de leur point de départ. Un rocher aussi haut qu'une montagne semblait avoir été volontairement roulé au bout de la vallée où se trouvaient les jardins, entre deux escarpements qui formaient un ravin. Sur ce roc resplendissait une forteresse colossale éclairée par les rayons du soleil.

– Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle craintivement en montrant les murailles surplombées de hautes tours à chaque extrémité.

Sa protectrice lui répondit :

– Tu auras tout le temps de poser des questions plus tard. Tu es fatiguée et nous allons d'abord te donner un bain, te rassasier et te laisser te reposer.

Halima se débarrassa peu à peu de sa peur et se mit à observer avec curiosité ses accompagnatrices. Il lui semblait qu'elles étaient toutes plus charmantes et mieux mises les unes que les autres. La soie de leur large pantalon bruissait quand elles marchaient. Presque toutes avaient leur propre couleur, celle qui leur allait le mieux... Sous leurs corselets ajustés, somptueusement brodés et décorés de pierres précieuses, elles portaient des chemises claires ou de teintes vives faites de la soie la plus fine. Leurs poignets étaient ornés de riches bracelets et leur cou de colliers de perles ou de corail.

Certaines marchaient tête nue, d'autres avaient un foulard noué autour de la tête en un petit turban. Leurs sandales étaient habilement taillées dans du cuir de couleur. Halima regarda son état pitoyable et elle eut honte.

« Peut-être est-ce à cause de ça qu'elles ont tellement ri de moi », pensa-t-elle.

Elles s'approchèrent du château. Il était rond et on y accédait par l'escalier en pierre blanche qui l'encerclait. Comme dans les sanctuaires antiques, le toit était supporté par de nombreuses colonnes.

Une femme d'un certain âge en sortit. C'était une grande perche, maigre, au maintien guindé et orgueilleux. Sa peau était mate et ses joues très creuses. Il y avait quelque chose de fébrile dans ses grands yeux sombres, et ses lèvres minces et serrées donnaient une impression de sévérité et de dureté. Derrière elle accourut un chat jaunâtre extraordinairement grand et dont les pattes étaient inhabituellement hautes. Il regarda Halima et s'ébroua avec hostilité.

La jeune fille poussa un cri de frayeur et se serra contre sa protectrice. Celle-ci tenta de l'apaiser.

– N'aie pas peur de notre Ahriman. C'est un vrai guépard, mais il est doux comme un agneau et ne fait de mal à personne. Quand il sera habitué à toi, vous deviendrez bons amis.

Elle appela l'animal et le saisit fermement par le collier. Elle lui parla jusqu'à ce qu'il cessât de grogner et de montrer les dents. Ensuite elle dit à Halima :

– Tu vois, il est déjà plus doux. Quand tu te seras changée, il sera tout à fait docile. Maintenant caresse-le bien pour qu'il s'habitue à toi. Mais ne crains rien. Je le tiens bien.

Halima surmonta sa première peur. Elle se pencha un peu vers l'avant, appuya sa main gauche sur son genou et, de la main droite, caressa très légèrement le guépard. L'animal fit le gros dos comme un vrai chat et grogna gentiment. Halima recula vivement en riant avec les filles.

– Qui est cette guenon timide, Myriam? demanda la vieille femme à sa protectrice en perçant du regard la nouvelle venue.

– C'est Adi qui me l'a amenée, Apama. Elle est encore bien craintive et elle s'appelle Halima.

La vieille femme avança vers elle, l'examina de la tête aux pieds et la palpa comme un acheteur palpe un cheval.

– Espérons qu'elle sera bonne à quelque chose. Mais il faudra l'engraisser, elle est maigre comme un clou.

Ensuite elle ajouta avec une irritation notable :

– Et c'est cet animal de nègre châtré qui te l'a livrée, tu dis? Donc il l'a tenue dans ses bras? Oh, cette abomination dénaturée! Comment Seïduna peut-il avoir confiance en lui!

– Adi n'a fait qu'accomplir son devoir, Apama, répondit Myriam. Maintenant allons nous occuper de cette enfant.

Elle prit Halima par le bras tout en tenant le collier du guépard de l'autre main. Elle les entraîna dans l'escalier du bâtiment, les jeunes filles les suivirent.

Elles arrivèrent dans un grand couloir qui faisait le tour du bâtiment. Les murs étaient en marbre poli dans lequel les objets se réfléchissaient comme dans un miroir. Un tapis somptueux étouffait leurs pas. Myriam libéra le guépard à l'une des nombreuses entrées. Il partit en bondissant comme un chien sur ses hautes pattes, sa charmante tête de chat regardant avec curiosité du côté de Halima, à présent soulagée.

Elles tournèrent dans un couloir et pénétrèrent dans une salle ronde, haute et voûtée. Halima poussa un cri de surprise. Même en rêve, elle n'aurait pas imaginé tant de beauté. La lumière traversait le toit de verre fait de carreaux vifs et chatoyants. Des rayons violets, bleus, verts, jaunes, rouges et pâles tombaient dans un bassin rond où clapotait doucement une eau troublée par un invisible courant. Les couleurs bariolées

jouaient à sa surface, se répandaient sur le sol et s'attardaient sur les couchettes disposées le long du mur, entourées et couvertes de coussins délicatement brodés.

Halima s'arrêta à l'entrée, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. Myriam la regardait en souriant silencieusement. Elle se pencha au-dessus du bassin et plongea la main dans l'eau.

– Elle est juste chaude, dit-elle.

Elle ordonna aux filles qui arrivaient derrière elles de préparer tout ce qu'il fallait pour le bain. Ensuite, elle déshabilla sa protégée.

Halima avait honte devant les filles. Elle se cacha derrière Myriam et baissa les yeux. Les filles l'examinaient avec curiosité en riant sous cape.

Myriam les chassa.

– Dehors, monstres !

Elles obéirent immédiatement et sortirent.

Pour ne pas mouiller les cheveux de Halima, Myriam en fit un chignon, ensuite elle l'immergea dans le bassin. Elle la frotta et la lava, la sortit de l'eau et l'essuya vigoureusement avec une serviette moelleuse. Après lui avoir apporté une chemise de soie et ordonné d'enfiler le large pantalon que les filles avaient préparé, elle lui donna un corselet, beau mais trop large, et une veste de couleur qui lui tombait jusqu'aux genoux.

– Pour aujourd'hui, tu devras te contenter de mes vêtements, dit-elle. Mais nous en commanderons rapidement de nouveaux à ta taille et tu verras que tu seras satisfaite.

Elle la fit asseoir sur le lit et plaça sous elle un tas de coussins.

– Repose-toi un peu, moi je vais regarder ce que les filles ont préparé pour te régaler, dit-elle.

Elle lui caressa la joue de sa douce main rose. À cet instant, elles sentirent toutes deux naître une affection mutuelle.

Halima embrassa brusquement et instinctivement les doigts délicats de sa protectrice. Myriam lui jeta un regard qui se voulait rude, mais Halima sentit qu'elle ne lui en voulait pas. Elle lui adressa un sourire radieux.

À peine Myriam fut-elle sortie que la fatigue eut raison d'elle. Elle ferma les yeux, mais tenta de résister au sommeil. Ensuite, elle se dit : « Je la reverrai tout à l'heure. » Et elle s'endormit profondément.

Quand elle se réveilla, elle ne sut d'abord ni où elle était ni ce qui lui arrivait. Elle retira la couverture que les jeunes filles avaient posée sur elle pendant son sommeil afin qu'elle n'eût pas froid et elle s'assit au bord du lit. Elle se frotta les yeux puis scruta les visages agréables des jeunes filles illuminés par des lumières de couleur. Il était déjà tard dans l'après-midi. Myriam s'agenouilla près d'elle sur un coussin et lui offrit une jatte de lait froid. Halima la saisit et la vida goulûment. D'une cruche colorée, Myriam lui versa du lait qu'une nouvelle fois elle but d'un trait.

Une fille à la peau sombre s'approcha d'elle et lui offrit sur un plateau doré les friandises les plus diverses faites de céréales, de miel et de fruits. Halima avala tout ce qu'elle voyait devant elle.

– Comme elle a faim, la pauvre, dit une des filles.

Une autre remarqua :

– Et comme elle est pâle.

– Mettons-lui du rouge sur les lèvres et les joues, proposa une magnifique blonde.

Myriam refusa :

– Cette enfant doit d'abord manger.

Elle se tourna vers la fille noire qui tenait le plateau doré et lui ordonna :

– Épluche-lui une banane ou une orange, Sara.

Ensuite elle demanda à Halima :

– Quel fruit préfères-tu, chère enfant ?

– Je n’en connais aucun. Je goûterais volontiers les deux.
Les filles éclatèrent de rire. Halima sourit aussi quand Sara lui offrit des bananes et des oranges.

Elle finit par se détendre devant tant de bonnes choses. Elle se lécha les doigts et dit :

– Je n’ai jamais rien vécu d’aussi agréable.

Les filles s’esclaffèrent gaîment. Même Myriam arrondit les lèvres et caressa la joue de Halima qui sentit de nouveau son sang battre dans ses veines. Ses yeux étincelèrent, elle fut gagnée par la bonne humeur et se mit à converser en confiance.

Les filles s’assirent autour d’elle, les unes brodant, les autres cousant, et l’interrogèrent. Pendant ce temps, Myriam lui plaça un miroir métallique dans les mains et lui appliqua du rouge sur les joues et les lèvres, du noir sur les sourcils et les cils.

– Donc, tu t’appelles Halima, dit la blonde qui avait proposé qu’on lui mît du rouge sur les joues. Moi on m’appelle Zeynab.

– Zeynab est un joli nom, remarqua Halima reconnaissante.

Elles rirent de nouveau.

– Et d’où viens-tu ? demanda la noire qu’on appelait Sara.

– De Boukhara.

– Moi aussi je viens de là-bas, observa une beauté au visage rond comme la lune et aux membres pleins.

Elle avait un menton ovale avenant et des yeux de velours.

– Je m’appelle Fatima. Qui était ton maître ?

Halima voulut répondre, mais Myriam qui lui maquillait les lèvres l’en empêcha :

– Attends un moment, et vous, ne l’ennuyez pas.

Halima embrassa rapidement le bout de ses doigts.

– Reste tranquille, vilaine fille, la réprimanda-t-elle, mais sans réussir vraiment à la regarder sévèrement et Halima sentit bien qu'elle avait acquis ses bonnes grâces.

Elle nageait carrément dans le bonheur.

– Qui était mon maître? reprit-elle quand Fatima lui eut mis du rouge sur les lèvres.

Elle se regarda, contente d'elle, dans le miroir et continua :

– Le marchand Ali, un homme vieux et bon.

– Pourquoi t'a-t-il vendue s'il était bon? demanda Zeynab.

– Le pauvre a été complètement ruiné. Nous n'avions même plus de quoi manger. Il avait deux filles, mais leurs prétendants l'ont escroqué. Ils ne lui ont rien payé. Il avait aussi un fils qui a disparu, sans doute tué par des bandits ou des soldats.

Ses yeux se remplirent de larmes.

– On me destinait à lui.

– Qui étaient tes parents? demanda Fatima.

– Je ne les ai pas connus et je ne sais rien non plus d'eux. Je me souviens que j'étais chez Ali le marchand. Tant que son fils était à la maison, nous vivions à peu près bien. Mais ensuite, c'est devenu difficile. Mon maître gémissait, s'arrachait les cheveux et priait. Sa femme lui a dit de m'emmener à Boukhara et de m'y vendre. Il m'a chargée sur son âne et nous sommes partis. Il a demandé à tous les acheteurs où et à qui ils me livreraient. Jusqu'à ce qu'il trouve ce marchand qui m'a négociée pour votre maître et qui a juré sur la barbe du Prophète qu'on me traiterait comme une princesse. Ali s'est entendu sur le prix et, quand ils m'ont emmenée, il a pleuré à chaudes larmes. Et moi aussi. Mais maintenant je vois que l'acheteur avait raison. Ici, c'est vrai, on me traite comme une princesse.

Les filles échangèrent des regards et sourirent, les yeux humides.

– Mon maître aussi a pleuré quand il m’a vendue, dit Zeynab. Moi je ne suis pas née esclave. Les Turcs m’ont enlevée quand j’étais toute petite et m’ont emmenée dans leurs pâturages. J’ai appris à monter à cheval et à tirer à l’arc comme un garçon. Tout le monde était surpris parce que j’avais des yeux bleus et des cheveux blonds. On venait me voir de loin. Les gens disaient que si un chef puissant apprenait mon existence il m’achèterait certainement. C’est alors qu’est arrivée l’armée du sultan et mon maître a été tué. J’avais alors une dizaine d’années. Nous avons reculé devant la troupe et nous avons perdu beaucoup de gens et de bêtes. Le fils du maître a assuré la direction de la famille. Il s’est épris de moi et m’a prise pour épouse dans son harem, mais quand le sultan nous a dépouillés, mon maître est devenu brutal. Il nous battait tous les jours et ne voulait pas se soumettre au souverain. Alors les chefs ont conclu la paix. Des marchands sont venus chez nous et ont commencé à négocier. Un Arménien m’a remarquée et n’a plus quitté mon maître d’une semelle. Il lui a offert du bétail et de l’argent. Un jour, ils sont venus tous les deux dans ma tente. Quand le maître m’a aperçue, il a dégainé son poignard et a voulu me frapper pour ne pas succomber à la tentation de me vendre. Mais le marchand l’en a empêché et ensuite ils se sont mis d’accord. J’ai pensé que j’allais mourir. L’Arménien m’a emmenée à Samarkand. Il était répugnant. Là-bas, il m’a vendue à Seïduna. Et le temps a passé...

– Tu as beaucoup souffert, ma pauvre petite, dit Halima, et elle lui caressa la joue avec compassion.

Fatima lui demanda :

– Étais-tu la femme de ton maître ?

Le sang monta aux joues de Halima.

– Je... je ne sais pas ce que tu veux dire.

– Ne la questionne pas sur ces choses, Fatima, dit Myriam.

Ne vois-tu pas que c’est encore une enfant ?

– Oh, pour moi, ça a été difficile, dit Fatima en soupirant. Ma famille m’a vendue en même temps que ma mère à un paysan. J’avais à peine dix ans quand j’ai dû être sa femme. Il avait une dette et comme il ne pouvait pas la payer, il m’a donnée en retour à son créancier, sans lui dire que j’avais été sa femme. C’est pourquoi le nouveau maître m’a traitée des noms les plus horribles, m’a battue et tourmentée, il criait que le paysan et moi l’avions escroqué et il jurait par tous les martyrs qu’il causerait notre ruine. Moi je ne comprenais rien. Le maître était vieux et laid et moi je tremblais devant lui comme devant le diable. Il laissait aussi ses deux premières épouses me battre. Ensuite il en a amené une quatrième envers qui il était doux comme un agneau rien que pour nous tourmenter davantage. Finalement le chef de la caravane de Seïduna m’a sauvée en m’achetant pour ces jardins.

Halima la regardait les larmes aux yeux.

– Tu vois, tu es finalement arrivée ici où tu es bien, lui dit-elle en souriant.

– C’est assez de souvenirs pour aujourd’hui, intervint Myriam. Il fera bientôt nuit et tu es assez fatiguée. Demain le travail nous attend. Prends ceci pour te nettoyer les dents.

Le bâtonnet qu’elle lui tendait était fin à son extrémité, ébouriffé en menus filaments. Halima apprit vite à se servir de l’instrument. Les filles lui apportèrent une jatte d’eau, et, quand elle se fut acquittée de cette tâche, elles l’emmenèrent dans la chambre.

– Sara et Zeynab seront tes camarades, lui dit Myriam.

– C’est bien, répondit Halima.

Le sol de la chambre était recouvert de moelleux tapis multicolores. Des tentures couvraient les murs et tombaient aussi sur des lits bas garnis de coussins brodés d’un goût exquis. À côté de chaque couche se trouvait une petite table, artistiquement sculptée, pour le maquillage sur laquelle était posé un grand miroir argenté. Au plafond était accroché

un chandelier doré à cinq branches, d'une forme bizarre et compliquée.

Les filles vêtirent Halima d'une longue tunique blanche de soie fine, lui attachèrent une cordelette rouge autour de la taille et la placèrent devant le miroir. Elle les entendit chuchoter qu'elle était charmante et belle. «Oui, c'est vrai que je suis belle», pensa-t-elle. Comme une vraie princesse. Elle s'étendit sur le lit garni de coussins. Les jeunes filles la recouvrirent d'un édredon et partirent sur la pointe des pieds. Elle enfonça la tête dans ses doux oreillers et s'endormit dans la conscience suave de son fabuleux bonheur.



Elle fut réveillée par les rayons du soleil qui brillèrent à la fenêtre. En ouvrant les yeux, elle vit les motifs sur les tentures brodées de vives couleurs et pensa d'abord qu'elle était toujours en voyage. Sur le mur, elle aperçut un chasseur à cheval qui talonnait une antilope, une lance à la main. Plus bas, un tigre et un buffle se mesuraient et un Noir derrière un bouclier tendait la pointe de son javelot vers un lion en fureur. Ailleurs, un guépard guettait une gazelle. C'est alors qu'elle se rappela le jour précédent et qu'elle eut conscience de l'endroit où elle était.

– Bonjour, petite dormeuse ! la salua Zeynab qui venait de se réveiller.

Halima la regarda, perplexe. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en mèches frisées et, tel de l'or fin, flamboyaient dans les rayons du soleil. «On dirait une fée», pensa-t-elle en la saluant, extasiée d'admiration.

Elle jeta un coup d'œil sur l'autre lit où dormait Sara. Elle était à demi dénudée et ses membres pleins et sombres brillaient comme de l'ébène. La conversation la réveilla elle aussi et elle ouvrit lentement les yeux. Ils resplendissaient

comme deux étoiles sombres et éclatantes. Elle les porta sur Halima et lui sourit étrangement. Vite elle les baissa de nouveau à la façon d'un chat sauvage déconcerté par un regard humain. Elle se leva, s'avança vers le lit de Halima et s'assit.

– Hier soir, quand Zeynab et moi sommes venues nous coucher, tu ne nous as pas remarquées, dit-elle. Nous t'avons embrassée, tu as seulement poussé un grognement de mauvaise humeur et tu nous as tourné le dos.

Halima éclata de rire même si elle avait presque peur de son regard. Elle remarqua aussi qu'un léger duvet couvrait sa lèvre supérieure.

– Je ne vous ai pas entendues, répliqua-t-elle.

Sara la dévorait des yeux. Elle aurait voulu la prendre dans ses bras, mais n'osait pas. Elle jeta un coup d'œil furtif à Zeynab qui, assise devant le miroir, se peignait les cheveux.

– Nous devons te les laver aujourd'hui, dit Sara à Halima. Est-ce que tu permets que ce soit moi qui le fasse ?

– Je veux bien.

Halima se leva et ses deux camarades l'emmenèrent dans une salle de bains particulière.

– Est-ce que vous vous baignez tous les jours ? demanda-t-elle, étonnée.

– Bien sûr !

Elles rirent. Elles la plongèrent dans une cuve en bois et l'aspergèrent avec exubérance. Halima poussa de petits cris, s'essuya avec la serviette et, agréablement rafraîchie, enfila un vêtement.

Elles déjeunèrent dans une salle à manger toute en longueur. Chacune y avait sa place et Halima compta qu'elles étaient vingt-quatre, elle comprit. On la plaça en bout de table à côté de Myriam.

Celle-ci lui demanda :

– Que sais-tu faire ?

– Je sais coudre et broder, et aussi faire la cuisine.

- Et l’écriture et la lecture ?
- Je sais un peu lire.
- Il faudra te perfectionner. Et qu’en est-il de la poésie ?
- Ça, je n’ai pas appris.
- Tu vois. Tu devras l’étudier et encore bien d’autres choses

chez nous.

– Bien, dit joyeusement Halima. J’ai toujours souhaité m’instruire.

– Je te préviens que chez nous le règlement scolaire que tu dois respecter scrupuleusement est sévère. Et je t’avertis encore de ceci : ne pose pas de questions qui ne concernent pas directement l’enseignement.

Ce jour-là, Myriam paraissait beaucoup plus sérieuse et plus sévère que la veille. Cependant, Halima sentait qu’elle était bienveillante à son égard et qu’elle l’aimait.

– Je t’écouterai en tout et je ferai exactement ce que tu me commanderas, dit-elle.

Elle pressentait que Myriam avait une situation particulière parmi ses camarades, ce qui la rendait curieuse. Cependant, elle n’osa pas poser de questions.

Pour le petit-déjeuner, elles burent du lait et mangèrent des galettes sucrées de fruits secs et de miel. Et pour finir une orange.

L’enseignement commença après le petit-déjeuner. Elles allèrent dans la salle vitrée où se trouvait le bassin que Halima avait admiré la veille. Elles s’assirent sur des coussins et chacune plaça une tablette sur ses genoux relevés. Elles préparèrent leur crayon et attendirent. Myriam indiqua sa place à la nouvelle élève et lui remit son matériel d’écriture.

– Tiens cela comme tu vois faire les autres même si tu ne sais pas encore écrire. Plus tard, je t’apprendrai. Pour le moment, habitue-toi au moins au crayon et à la tablette.

Elle se dirigea ensuite vers la porte où elle donna un coup de maillet sur un gong accroché au mur.

Un géant noir entra dans la salle, un gros livre à la main. Il portait un pantalon rayé court et un manteau ouvert sur le devant qui lui descendait jusqu'aux talons. Il avait aux pieds de simples sandales, sa tête était ceinte d'un mince turban rouge. Il se laissa tomber sur le coussin qu'on avait préparé pour lui, le visage tourné vers les filles, et s'assit en tailleur.

– Aujourd'hui, dit-il, nous allons continuer, mes petites colombes, avec les passages du Coran – à ces mots, il effleura le livre de son front – dans lesquels le Prophète parle des joies de l'au-delà et des douceurs du paradis. Je vois parmi vous une nouvelle élève, à l'œil vif et au nez creux, avide de connaissances et attirante pour l'esprit. Pour qu'aucune goutte de sagesse et des écritures saintes ne lui échappe, que l'intelligente et raisonnable Fatima répète et explique ce qu'Adi, le jardinier consciencieux, a jusqu'à présent réussi à semer et à faire lever dans vos petits cœurs.

Oui, Adi était bien celui qui l'avait amenée hier dans ces jardins! Halima l'avait immédiatement reconnu à sa voix. Elle avait tout le temps envie de rire, pourtant elle se domina bravement.

Fatima leva son joli menton rond vers le maître et se mit à réciter d'une voix charmante, presque chantante :

– Dans les versets quarante-cinq à quarante-huit de la sourate quinze, nous lisons : « En vérité, ceux qui craignent Allah habiteront au milieu de jardins et de sources. On leur dira : "Entrez en paix, en sécurité !" Nous ôterons tout mauvais sentiment de leur cœur ; ils seront comme des frères, sur leur couche, face à face. La fatigue ne les accablera pas, et ils n'en seront pas expulsés. »

Adi fit son éloge. Ensuite elle récita encore par cœur d'autres passages. Quand elle eut terminé, il dit à Halima :

– Tu as entendu, ma biche argentée aux pieds légers et à l'esprit vif, grâce aux perles de ta camarade et sœur la plus

sage, ce que mon savoir et ma profondeur d'esprit ont semé dans la terre de nos houris aux beaux yeux et qui a fait pousser en elles de gros bourgeons. Maintenant chasse de ton cœur ces enfantillages et écoute sagement ce que mon saint savoir va te dévoiler, pour pouvoir être heureuse ici et au-delà.

Il se mit ensuite à dicter doucement, mot par mot, un nouveau chapitre du Coran. Les crayons glissaient en crissant sur les tablettes. Les bouches des filles répétaient tout bas en remuant doucement ce que leur main écrivait.

Ce fut la fin de l'heure et Halima respira. Tout lui semblait aussi drôle et aussi étrange que si rien n'était vrai. Adi se leva, toucha trois fois le livre de son front et dit :

– Belles jeunes filles, mes sages élèves, judicieuses et fringantes, l'enseignement et la dispense de mon savoir suffiront pour le moment. Pénétrez vos esprits de ce que vous avez entendu et apprenez tout par cœur. En même temps, instruisez dans les saintes doctrines votre nouvelle camarade, cette charmante caille, et changez son ignorance en savoir.

Il sourit en faisant étinceler ses dents blanches et tourner malicieusement ses yeux ronds puis quitta la salle de cours plein de dignité.

À peine le rideau était-il tombé derrière lui que Halima éclata d'un rire sonore. Les autres se joignirent à elle. Mais Myriam dit sérieusement :

– Halima, tu ne dois plus jamais te moquer d'Adi. Peut-être semble-t-il en effet un peu bizarre au début, mais il a un cœur d'or et il ferait tout pour nous. Il a beaucoup de compétences, il connaît aussi bien le Coran que la philosophie profane, il maîtrise l'art de la poésie et la rhétorique et il est spécialiste de grammaire arabe et de grammaire pehlevi. De plus, Seïduna a toute confiance en lui.

Halima baissa les yeux. Elle avait honte. Alors Myriam ajouta en lui caressant la joue :

– Il n’y a rien de mal à ce que tu aies ri. Maintenant tu sais, et à l’avenir tu te conduiras autrement.

Elle hocha la tête et partit avec les filles ratisser et sarcler les jardins.



Sara emmena Halima dans la salle de bains pour lui laver la tête. D’abord elle lui démêla les cheveux, ensuite elle la déshabilla jusqu’à la taille. Ses mains tremblaient légèrement, ce qui était assez pénible et désagréable pour Halima. Mais elle s’arrangea pour ne pas y penser.

– Qui est en fait notre maître ? demanda-t-elle, submergée malgré elle par la curiosité.

Elle avait conscience d’avoir une sorte de pouvoir sur Sara, même si elle n’en comprenait pas la raison.

Sara fut immédiatement prête à lui répondre.

– Je vais te dire tout ce que je sais, dit-elle d’une voix bizarrement tremblante. Mais malheur à toi si tu me trahis. Et tu dois m’aimer. Est-ce que tu me le promets ?

– Je le promets.

– Tu sais, nous sommes toutes la propriété de Seïduna, ce qui signifie Notre Seigneur, c’est un maître puissant, très puissant. Que te dire encore !...

– Raconte ! Raconte !

– Peut-être ne le verras-tu jamais. Nous toutes qui sommes ici depuis un an, nous ne l’avons pas encore aperçu.

– Mais qui est ce « Notre Seigneur » ?

– Sois patiente, je vais tout t’expliquer. Est-ce que tu sais qui est, parmi les vivants, le premier après Allah ?

– Le calife.

– Non ! Ce n’est pas le sultan non plus. Le premier après Allah, c’est Seïduna.

Les yeux de Halima s’écarruillèrent, étonnés et fébriles.

C'était comme si elle était dans un conte des *Mille et Une Nuits*. Maintenant elle n'écoutait plus seulement, maintenant elle le vivait.

– Tu dis qu'aucune d'entre vous n'a vu Seïduna?

Sara pencha la tête jusqu'à son oreille.

– Si, l'une d'entre nous le connaît bien. Mais malheur à nous si quelqu'un apprend que nous avons parlé de ça!

– Je serai muette comme une tombe. Qui est donc celle qui connaît Seïduna?

Bien qu'elle pressentît très clairement de qui il pouvait s'agir, elle voulait en avoir confirmation.

– C'est Myriam, murmura Sara. Ils sont proches. Malheur à toi si tu me trahis.

– Je n'en parlerai à personne.

– C'est bien. Et tu dois m'aimer, car je t'ai tellement fait confiance.

La curiosité taraudait toujours plus Halima.

– Qui est cette vieille femme que nous avons rencontrée hier devant la maison? demanda-t-elle.

– Apama. Il est encore plus dangereux de parler d'elle que de Myriam. Myriam est bonne et nous aime. Au contraire Apama est méchante et nous déteste. Elle aussi connaît bien Seïduna. Fais attention, ne montre à personne que tu sais quelque chose!

– Non, non, Sara.

Sara s'empressa de lui laver la tête.

– Tu es si délicieuse, murmura-t-elle.

Halima eut tellement honte qu'elle fit celle qui n'avait rien entendu. Il y avait encore tant de choses qu'elle aurait voulu savoir.

– Qui est Adi? demanda-t-elle.

– C'est un eunuque.

– Qu'est-ce que c'est, un eunuque?

– Un homme qui n'est pas vraiment un homme.

– Je ne comprends pas.

Quand Sara entreprit de lui expliquer dans le détail, Halima refusa, contrariée :

– Je ne veux pas entendre ça.

– Tu devras entendre bien d'autres choses !

Sara semblait offensée.

La tête de Halima lavée, Sara se mit à oindre ses cheveux d'une huile parfumée. Ensuite elle la peigna. Elle aurait aimé la prendre dans ses bras et l'embrasser, mais Halima la regarda si durement en fronçant les sourcils qu'elle eut peur. De la salle de bains, elle l'emmena au soleil faire sécher ses cheveux plus vite. Certaines filles qui jardinaient à proximité les remarquèrent et s'approchèrent.

– Que faisiez-vous depuis tout ce temps ? leur demandèrent-elles.

Halima baissa les yeux, Sara répliqua avec vivacité :

– Si vous aviez vu la malheureuse, comme ses cheveux étaient sales ! On aurait dit qu'ils n'avaient jamais été lavés ! J'ai fait de mon mieux, il faudra encore une fois au moins les nettoyer à fond pour qu'ils soient comme il faut.

Heureusement que Myriam n'est pas avec les filles, se dit Halima. Elle se serait certainement rendu compte de sa mauvaise conscience et, si elle l'avait interrogée, elle n'aurait pas osé nier.

Elle aurait ainsi vu qu'elle ne pouvait pas tenir, même un jour, sa promesse de ne pas poser de questions.

Quand les filles furent parties, Sara la réprimanda.

– Si tu te comportes de cette façon, tout le monde devinera que tu as un secret. Tu dois te comporter comme si tu ne savais rien. Ensuite personne ne te posera plus de question... Maintenant moi je vais avec les autres, toi promène-toi au soleil pour faire sécher tes cheveux.



Halima était seule pour la première fois depuis son arrivée dans ce monde étrange. Elle ne savait vraiment rien, ni où elle était ni ce qu'elle devait faire. Elle n'était entourée que de mystères. Cela ne lui était pas désagréable, bien au contraire ! Elle se retrouvait assez bien dans ce monde fabuleux suffisamment riche pour assouvir sa curiosité ! « Le mieux serait que je fasse la bête, se dit-elle. Ensuite on ne me regardera plus et je pourrai me faufiler partout. Et ensuite les autres s'occuperont plus volontiers de moi. »

Sara avait évoqué une foule d'énigmes qui la poussaient à réfléchir. Myriam, dont elle connaissait les aspects si aimables et si bons, avait un autre visage, mystérieux. Que pouvait bien signifier qu'elle et Seïduna étaient proches. Quel était le pouvoir d'Apama la méchante qui, elle aussi, connaissait Seïduna ? Et l'amusant Adi dont Myriam avait dit que Seïduna avait une grande confiance en lui ? Et enfin qui était Seïduna, ce puissant « Notre Seigneur » dont Sara n'osait parler qu'à voix basse ?

Ne pouvant rester en place, elle s'engagea dans un chemin et entreprit de chercher des nouveautés. Elle se pencha sur les fleurs, les regarda, mettant en fuite les papillons multicolores qui les survolaient. Autour d'elle, des guêpes chatoyantes et des abeilles sauvages toutes chargées de pollen bourdonnaient, des insectes et des moucheronnets voletaient et toute la nature se réjouissait avec elle du chaud soleil printanier. Oubliée sa vie misérable d'avant ! Oublié le chemin pénible encombré de peurs et d'incertitudes ! Maintenant son cœur exultait d'allégresse et de joie de vivre. On aurait dit qu'elle était vraiment arrivée au paradis.

Quelque chose remua dans un bosquet de grenadiers. Elle tendit l'oreille. Un animal aux pattes élancées et minces arriva

en bondissant de la verdure. « C'est une gazelle », pensa-t-elle. L'animal s'arrêta et la regarda de ses beaux yeux bruns.

Halima surmonta sa première crainte. Elle s'accroupit et se mit à l'appâter en imitant involontairement l'étrange commentateur du Coran.

– Petite gazelle, petite abeille, aux jambes fines et graciles, qui viens à moi en bêlant. Tu vois, je ne sais déjà plus continuer car je ne suis pas le savant Adi. Viens donc vers Halima qui est jeune et belle et qui aime la gracieuse gazelle.

Elle ne put s'empêcher de se moquer de sa volubilité. La gazelle, le museau tendu, avança vers elle, la flaira et lui lécha les joues. Chatouillée agréablement, elle se mit à rire et, pour le taquiner, à résister à l'animal qui la bousculait de plus en plus fort. Jusqu'à ce que soudain il lui semblât que quelqu'un d'autre, aussi vivant, l'effleurait derrière les oreilles et soufflait sur elle. Elle détourna son regard et se figea de frayeur. Juste devant elle se trouvait Ahriman, le guépard jaune qui rivalisait fougueusement d'amabilités avec la gazelle. Elle faillit tomber à la renverse et se retint juste sur ses mains, incapable et de crier et de se relever. Les yeux remplis de désespoir, elle fixa le chat haut sur pattes en attendant qu'il se jette sur elle. Mais Ahriman n'avait visiblement aucune intention agressive. Bientôt il la négligea complètement pour jouer avec la gazelle, l'attrapant par l'oreille et se collant, espiègle, contre son cou. Ils devaient bien se connaître et étaient visiblement amis. Halima s'enhardit et saisit les deux animaux par le cou. Le guépard se mit à ronronner comme un vrai chat, la gazelle lui lécha une nouvelle fois la joue. Halima les couvrit tous les deux des mots les plus sucrés. Elle ne parvenait pas à s'enfoncer dans la tête que le guépard et la gazelle étaient bons amis sur cette terre alors que le Prophète avait dit qu'Allah réservait ce prodige aux habitants du paradis.

Elle entendit qu'on l'appelait. Elle se leva et partit dans la direction de la voix. Ahriman la suivit, accompagné par la

gazelle qui virevoltait autour de lui comme un capricorne. Il ne lui prêtait pas beaucoup attention, mais de temps à autre il saisissait brusquement son oreille.

Ses petites camarades qui l'attendaient lui dirent qu'elle devait les accompagner au cours de danse. Elles lui nouèrent les cheveux en chignon sur la nuque et l'emmenèrent dans la salle vitrée.

Le maître de danse était l'eunuque Asad. Jeune, de taille moyenne, il avait des joues lisses et des membres souples, presque féminins. C'était un Africain à peau noire, cependant il était plus clair qu'Adi. Halima le trouva à la fois avenant et comique. Quand il entra, il retira sa longue tunique et se planta devant elles en pantalon court et jaune. Il s'inclina en souriant aimablement et, satisfait, se frotta les mains. Il invita Fatima à jouer de la harpe et aux sons de la musique se mit à se trémousser gracieusement. Dans l'ensemble, son art était tout entier dans la souplesse du ventre et dans la maîtrise des muscles. La rotation de ses mains et ses changements de pas n'étaient qu'une sorte d'accompagnement rythmique des mouvements de son ventre. Il montra d'abord comment il fallait faire, ensuite les filles durent l'imiter. Il leur ordonna de retirer leur corselet et de se dénuder jusqu'à la taille. Halima avait honte, mais quand elle vit les autres se déshabiller avec indifférence, elle les imita. Il désigna Zoleykha comme première danseuse et la plaça devant les autres. Ensuite, il envoya Fatima la remplacer avant de prendre un sifflet long et fin et de jouer.

C'est alors que Halima porta son attention sur Zoleykha. Sa silhouette était sans doute la plus belle d'entre toutes. Première en danse, elle aidait Asad dans son enseignement en exécutant précisément ce qu'il voulait. Les autres n'avaient qu'à reproduire ce qu'elle faisait. La flûte à la main, Asad passait parmi les filles, appréciant en expert la souplesse et le travail de leurs muscles, les corrigeant et leur montrant comment faire.

Après les cours, Halima était fatiguée et affamée. Les jeunes filles partirent dans les jardins, mais elles ne pouvaient s'éloigner car une autre matière, la versification, les attendait. Halima se plaignit à Sara d'avoir faim. Celle-ci lui montra où l'attendre et elle se glissa dans un bâtiment d'où elle revint bientôt. Elle mit dans la main de Halima une banane épluchée en lui disant :

– Il ne nous est pas permis de grignoter en dehors des repas. À cet égard, Myriam est très sévère, car elle craint que nous ne grossissions trop. Elle me punirait si elle savait que je t'ai apporté un fruit.

Halima n'avait jamais entendu dire que quelqu'un ne devait pas manger uniquement pour ne pas grossir. Au contraire, plus une femme était grosse, plus on la félicitait ! Cette nouvelle ne lui fut pas agréable alors que jusqu'ici on ne lui avait proposé que de bonnes choses dans ce pays merveilleux !

Les filles retournèrent dans la salle de classe. Adi enseignait aussi la versification. Cette matière sembla à Halima assez divertissante. Tout de suite, elle se montra enthousiaste. Cette fois, il leur expliqua le court vers du ghazal et toutes les filles durent mobiliser leur inventivité. Myriam dit le premier vers, ensuite elle fut libre pendant que les autres rivalisaient et ajoutaient une rime après l'autre. Au bout d'environ dix vers, elles avaient épuisé leur capacité créatrice et il ne resta que Fatima et Zeynab pour continuer avec acharnement avant de renoncer elles aussi. La première et la deuxième fois, Adi dispensa Halima, le temps qu'elle s'habituaît. Elle se divertit magistralement à écouter, ensuite Adi l'invita à se préparer quand le troisième tour arriva. Elle eut un peu peur, mais elle était flattée qu'on lui accordât une telle confiance et, confusément, elle voulait aussi se mesurer à ses camarades.

Myriam donna le vers de départ :

– *Si j'étais un merle moqueur...*

Adi attendit un peu avant de les appeler tour à tour.

Elles lui répondirent.

Zoleykha: – *Je volerais vers un monde meilleur...*

Sara: – *J'irais voir le Créateur...*

Aïcha: – *Aux malheureux, je montrerais mon cœur...*

Sit: – *Je chanterais le bonheur...*

Djada: – *Toujours je fuirais l'erreur...*

Adi fit alors un signe aimable à Halima et l'invita à continuer:

Elle rougit puis se lança:

– *Sur les chemins, je picorerais...*

Elle resta court et ne put continuer.

– Je l'ai sur le bout de la langue, dit-elle.

Tout le monde rit. Adi fit signe à Fatima:

– Eh bien petite Fatima, aide-la donc.

Fatima compléta le vers de Halima.

– *Sur les chemins, je picorerais les fleurs...*

Halima s'opposa immédiatement.

– Non, ce n'est pas ce que je pensais, dit-elle fâchée. Attendez, je vais le dire seule.

Et après s'être raclé la gorge, elle dit:

– *Sur les chemins, je picorerais le millet.*

Un rire joyeux accueillit ses mots. Elle se leva, toute rouge de colère et de honte, et courut vers la porte. Myriam l'intercepta.

Toutes s'employèrent à la consoler et à la reconforter. Peu à peu, elle se calma et sécha ses larmes. Adi expliqua que l'art de la versification était une perfection qui ne pouvait être atteinte qu'après un long effort et qu'elle ne devait pas se désespérer de s'être trompée la première fois. Ensuite, il invita les filles à continuer. Mais rapidement les rimes vinrent à leur manquer. C'est ainsi que Fatima et Zeynab passèrent au dialogue.

C'est Fatima qui commença.

– *De ce que tu as entendu, Halima, retiens la valeur.*

– *Toi, Fatima, n'essaie pas d'être son professeur.*

– *Et toi ne fais pas montre de ton aigreur!*

– *Non, mais ton discours est trop moralisateur.*

– *Ne prends pas ma répartie en défaveur.*

– *Je n'ai pas l'esprit à ça, mais tu te crois supérieure.*

– *Qui est beau est prétentieux. L'humilité escorte la laideur.*

– *Est-ce que tu te mesures à moi? Toi? Dans ta rondeur?*

– *Celle-ci est bien belle. Dois-je admirer ta blondeur?*

– *Jamais, si tu ne veux. Je me moque seulement de ta splendeur.*

– *Vraiment? Sache qu'en brocardant, tu fais une erreur!*

– *Mais toi, es-tu un être supérieur?*

– C'est assez, petites colombes, les coupa Adi. Vous vous êtes mesurées en faisant de belles rimes et de savantes maximes et vous avez plastronné, vous vous êtes querellées et interrompues l'une l'autre, vous avez rivalisé et avez rompu des lances; vous avez ronchonné et vous êtes transpercées du regard. À présent, oubliez votre querelle et réconciliez-vous. Assez de belle érudition et de douceurs linguistiques. Courez donc à la salle à manger et restaurez-vous gentiment.

Il s'inclina aimablement et quitta la salle d'étude. Les filles le suivirent en groupes et allèrent s'asseoir à leur place dans la salle à manger.



Alors que, le matin, le petit-déjeuner les attendait, prêt sur la table, maintenant c'étaient trois eunuques, Hamza, Tahla et Sahl, qui servaient les repas. À cette occasion, Halima apprit qu'elles avaient sept eunuques à leur disposition. En plus des deux maîtres qu'elle connaissait déjà et des trois qui les servaient à table, il y avait encore deux gardiens des

jardins : Maad et Mustafa. Apama dirigeait en fait la cuisine, Hamza, Tahla et Sahl n'étaient que ses assistants, ils s'acquittaient des tâches ménagères, nettoyaient, rangeaient, lavaient et veillaient au règlement et à la propreté dans la maison. Tous les eunuques habitaient avec Apama dans un jardin particulier séparé des autres par des canaux. Ils y avaient un bâtiment pour eux et la vieille femme bénéficiait d'une maison personnelle.

Toutes ces choses attisaient la curiosité de Halima. Elle n'osa pas poser de questions en présence de Myriam et attendit avec impatience de se retrouver seule avec Sara.

Le repas fut pour Halima un vrai festin : un tendre rôti de volaille et un agréable ragoût odorant, divers légumes, de la friture, du fromage, des galettes, des pâtisseries au miel et aux fruits cuits. Et en supplément, encore une coupe d'une boisson qui troubla curieusement les pensées de Halima.

– C'est du vin, lui chuchota Sara. Seïduna nous l'a permis.

Après le repas, elles allèrent dans la chambre. Comme elles étaient seules, Halima demanda :

– Est-ce que Seïduna peut autoriser le vin alors que le Prophète l'a interdit ?

– Il le peut. Puisque je te dis qu'il est le premier après Allah. C'est le nouveau prophète.

– Tu as dit que, excepté Myriam et Apama, aucune d'entre vous ne l'a jamais vu ?

– Personne, sauf Adi qui est son homme de confiance. Mais Adi et Apama se haïssent à mort. D'ailleurs Apama n'aime personne. Quand elle était jeune, elle était très belle, et maintenant elle se ronge les sangs parce que tout est fini pour elle.

– Qui est au fond Apama ?

– Ouh ! C'est une femme horrible. Elle connaît tous les secrets de l'amour et Seïduna l'a amenée ici pour qu'elle

nous les apprenne. Tu l'entendras cet après-midi. Dans sa jeunesse, elle a beaucoup vécu, paraît-il.

– Pourquoi devons-nous apprendre ce genre de choses ?

– Je ne sais pas exactement. Mais je pense que nous devons être prêtes pour Seïduna.

– Est-ce que nous sommes destinées à son harem ?

– Peut-être. Maintenant dis-moi si tu m'aimes déjà un peu.

Halima se renfrogna. Elle était irritée que Sara lui demandât de telles bêtises alors qu'elle devait découvrir des choses autrement plus sérieuses. Elle s'allongea sur son lit, mit ses mains derrière la tête et contempla le plafond.

Sara s'assit à côté d'elle. Immobile, elle la regarda fixement. Soudain elle se pencha sur elle et se mit à l'embrasser passionnément.

Halima fit d'abord comme si l'événement ne la concernait pas. Mais ces étreintes lui devinrent si pénibles qu'elle finit par repousser Sara.

– Je voudrais savoir ce que Seïduna a l'intention de faire de nous, dit-elle.

Sara reprit son souffle et arrangea ses cheveux.

– Moi aussi je voudrais le savoir, répliqua-t-elle. Mais personne n'aborde ce sujet et il est interdit de poser des questions.

– Est-ce que tu penses qu'on peut s'enfuir d'ici ?

– As-tu perdu la tête pour demander une chose pareille alors que tu viens tout juste d'arriver ? Si Apama t'entendait ! N'as-tu pas vu le fort sur le rocher ? La seule sortie sur le monde se trouve de l'autre côté. Frappe là-bas si tu oses !

– À qui est ce château ?

– À qui ? ! Tout ce que tu vois ici autour, nous y compris, appartient à Seïduna.

– Est-ce qu'il vit dans ce château ?

– Je ne sais pas. Peut-être.

– Et tu ne sais pas comment s'appelle cet endroit ?
– Je ne sais pas. Tu poses trop de questions. Peut-être qu'Apama et Adi ne le savent pas non plus. Peut-être que Myriam est la seule à le savoir.

– Pourquoi seulement Myriam ?

– Mais je t'ai déjà dit qu'ils étaient proches.

– Ça signifie quoi, qu'ils sont proches ?

– Qu'ils sont comme mari et femme.

– Et qui t'a dit ça à toi ?

– Ouh, ça, nous les filles, nous l'avons deviné toutes seules.

– Je ne comprends pas.

– Bien sûr que tu ne peux pas comprendre, tu n'as jamais été dans un harem.

– Parce que toi, tu as déjà été dans un harem ?

– Oui, ma douce chérie. Si tu savais ! Mon maître était le cheikh Muawiya. Au début, j'étais son esclave. Il m'a achetée quand j'avais douze ans. Ensuite je suis devenue sa maîtresse. Un jour, il s'est assis au bord de mon lit, juste comme moi maintenant avec toi et il m'a regardée. Il m'a dit : « Ma douce petite chatte noire. » Il m'a embrassée. Comment pourrais-je te décrire son comportement ? C'était un homme superbe. Toutes ses femmes me jalouaient. Mais elles ne pouvaient rien contre moi car c'était moi qu'il préférait. Elles ont vieilli de colère et d'envie et sont devenues de plus en plus laides. Il m'emmenait dans ses campagnes. Un jour, une tribu ennemie nous a attaqués. Avant que nos hommes aient eu le temps de se placer en défense, les bandits m'ont saisie et m'ont emmenée. Ils m'ont vendue à la foire de Basra à Notre Seigneur. J'étais si malheureuse.

Elle éclata en sanglots. De grosses et lourdes larmes tombèrent sur les joues et la poitrine de Halima.

– Ne sois pas triste, Sara. Tu es bien chez nous.

– Si je savais que tu m'aimes ne serait-ce qu'un peu, ça

serait plus facile pour moi. Mon Muawiya était si beau et il m'aimait tellement.

– Mais je t'aime bien Sara, dit Halima et elle se laissa embrasser.

Ensuite, elle recommença à poser des questions.

– Est-ce que Myriam était aussi dans un harem?

– Oui. Mais pour elle, c'était différent. Elle était comme une reine. Deux hommes ont péri à cause d'elle.

– Pourquoi est-elle ici alors?

– Des parents de son mari l'ont vendue pour se venger parce qu'elle avait été une épouse infidèle. Ce faisant, elle avait infligé une terrible honte à toute la parentèle.

– Mais pourquoi avait-elle été infidèle?

– Toi, tu ne peux pas encore comprendre, Halima. Il n'était pas fait pour elle.

– Il ne l'aimait certainement pas.

– Oh, si! Et il est mort parce qu'il l'aimait trop.

– Comment sais-tu cela si précisément?

– Elle l'a raconté elle-même quand elle est arrivée chez nous.

– Elle n'était pas ici avant vous?

– Non. Fatima, Djada, Safia et moi avons été les premières. Myriam n'est arrivée que bien plus tard. Nous étions alors toutes égales entre nous. Seule Apama nous commandait.

– Comment Myriam a-t-elle connu Seïduna par la suite?

– Ça, je ne peux pas le dire précisément. Il est prophète et peut-être qu'il sait tout et voit tout. Un jour, il l'a envoyé chercher. Elle ne nous l'a pas dit, mais nous l'avons supposé. Depuis lors il n'y a plus eu d'égalité dans le groupe. Elle s'est mise à commander tout le monde et à s'opposer à Apama. Son pouvoir s'est accru et maintenant Apama aussi doit lui obéir. C'est pourquoi elle la déteste terriblement.

– Tout cela est bien étrange.

Zeynab entra et s'assit devant le miroir de la petite table pour s'arranger les cheveux et se maquiller.

– Il faut y aller, Halima, dit-elle. Maintenant Apama va faire son cours et tu ne dois pas encourir sa disgrâce. Veille à ne pas débarquer dans la salle d'étude au dernier moment... Ici, tu as du rouge et du noir pour te colorer les joues et les sourcils. Et une eau de rose pour te parfumer. Myriam me l'a remise pour toi. Presse-toi!

Sara et elle l'aidèrent à se préparer. Ensuite elles partirent toutes les trois vers la salle d'étude.

Quand Apama entra, Halima eut de la peine à ne pas éclater de rire. Mais un regard de la vieille et le silence sinistre qui régna alors l'avertirent qu'elle devait se montrer prudente. Les filles se levèrent et s'inclinèrent profondément.

La vieille femme était curieusement accoutrée. Un large pantalon de soie noire flottait autour de ses jambes osseuses. Son corselet était rouge et bordé d'argent et d'or. Un petit turban jaune garni d'une longue plume de héron lui couvrait la tête. À ses oreilles pendaient d'immenses anneaux en or incrustés de pierres. Elle portait un collier de grandes perles plusieurs fois enroulé autour de son cou. Des anneaux de valeur ciselés avec art encerclaient ses poignets et ses chevilles. Tout ce luxe ne faisait qu'accentuer sa décrépitude et sa laideur. De plus, ses lèvres et ses joues fardées la faisaient ressembler à un épouvantail vivant. D'un geste, elle ordonna aux filles de s'asseoir, chercha Halima des yeux, ricana imperceptiblement et enfin se mit à parler de sa voix criarde :

– Vous l'avez bien apprêtée, la petite, dit-elle. Maintenant elle roule de gros yeux comme une génisse pubère qui n'a pas encore vu de taureau et qui ne sait même pas ce qui l'attend. Ouvre donc tes oreilles pour apprendre quelque chose de sensé! Ne pense jamais que tes camarades soient tombées du ciel toutes savantes. Certes, elles se sont dégourdies dans

des harems avant de venir à mon école, mais c'est ici qu'elles ont compris quel travail exigeant est l'entreprise de l'amour. Dans mon pays, en Inde, on commence l'enseignement dès le plus jeune âge car on dit avec sagesse que la vie est courte comparée à la longueur de l'apprentissage... Mais sais-tu bien ma pauvre petite ce qu'est un homme? Est-ce que tu sais pourquoi ce Noir répugnant qui t'a amenée hier dans nos jardins n'en est pas vraiment un? Parle!

Halima tremblait de tout son corps. Elle chercha désespérément des yeux une aide autour d'elle, mais les filles regardaient par terre devant elles.

– Il me semble que tu as avalé ta langue, lourdaude! vociféra la vieille femme. Attends, je vais t'expliquer.

Avec une sorte de joie mauvaise, elle se mit à exposer ce qui touchait à l'homme et à la femme.

Halima avait tellement honte qu'elle ne savait où regarder.

– As-tu compris à présent, petite? lui demanda-t-elle quand elle eut fini.

Halima hocha la tête timidement même si elle n'avait pas suivi plus de la moitié de ses explications et que le reste lui était tout à fait obscur.

– Le grand Allah m'a bien punie en m'obligeant à rabâcher ma haute sagesse à des oies pareilles! s'écria-t-elle. Est-ce que ces cigales imaginent même quel savoir et quelle sensibilité innés il faut pour satisfaire complètement son maître et amant? De l'exercice, de l'exercice et encore de l'exercice! C'est la seule façon d'amener une élève au but. Par bonheur, un juste destin vous a privées de l'occasion de déshonorer l'art supérieur de l'amour en assouvissant votre lubricité de jument. Oh, l'homme est comme une harpe sensible sur laquelle une femme doit apprendre à jouer des centaines de mélodies différentes! Si elle est ignorante et bête, elle ne produira que des sons navrants. Mais si elle est douée et

qu'elle ait appris quelque chose, alors ses mains habiles tire-
ront de l'instrument une harmonie inexprimable. Guenons
maladroites ! Votre objectif doit être de tirer de l'instrument
qu'on vous a remis plus de sons qu'il semble n'en avoir.
Que les péris ne m'imposent jamais le châtement de devoir
un jour écouter des tintements incultes, des grincements et
des glapissements !

Elle se mit à expliquer en détail ce qu'elle appelait son ensei-
gnement supérieur et son art, et le cou de Halima, ses oreilles
et ses joues rougirent de honte. Elle écouta cependant sans le
vouloir. Une curiosité fébrile la saisit. Si elle avait été seule avec
Sara ou si du moins Myriam en face de qui elle avait tellement
honte n'avait pas été là, les explications d'Apama l'auraient
sans doute divertie. Mais là, elle baissait les yeux, se sentant
coupable et complice de ces explications obscures.

Finalement, Apama termina. Elle quitta avec dignité la salle
d'étude sans saluer ni s'incliner en signe d'adieu. Les filles
s'égaillèrent à l'extérieur et partirent en groupes se promener
dans les jardins. Sara se cramponna à Halima qui n'osait pas
s'approcher de Myriam. Mais c'est elle qui l'appela. Elle la
saisit par la taille et l'attira vers elle. Sara les suivait comme
une ombre.

– Est-ce que tu t'habitues à notre manière de vivre ?
demanda Myriam.

– Tout me semble si nouveau et si surprenant, répliqua
Halima.

– J'espère que ça ne t'est pas désagréable ?

– Non, au contraire ! Tout me plaît. Pourtant il y a tant de
choses que je ne comprends pas.

– Sois patiente, ma chérie. Tout viendra avec le temps.

Halima inclina la tête sur son épaule et regarda furtive-
ment Sara. Elle eut envie de rire en surprenant son regard
qui exprimait les tourments de la jalousie.

« On m'aime », pensa-t-elle. Son cœur sourit doucement.

Le chemin les emmena à travers des plantations luxuriantes jusqu'au torrent bruissant qui se brisait sur les rocs. Halima remarqua que les jardins avaient été aménagés sur un sol rocheux.

Des lézards se chauffaient au soleil sur une des pierres de la berge. Leurs dos étincelaient comme des émeraudes.

– Regarde comme ils sont beaux, dit Myriam.

Halima tremblait.

– Brrr, je ne les aime pas. Ils sont malfaisants.

– Pourquoi ?

– Ils attaquent les filles.

Myriam et Sara sourirent.

– Qui t'a fait accroire cela, chère enfant ?

Halima eut peur de dire une nouvelle bêtise. Elle répliqua prudemment :

– Mon précédent maître me disait : « Crains les garçons ! S'ils franchissent le mur et déboulent dans le jardin, fuis. Ils cachent sous leur chemise un lézard ou un serpent. Ils pourraient les lâcher sur toi pour qu'ils te mordent. »

Myriam et Sara éclatèrent de rire, Sara dévorait Halima des yeux et Myriam dit en se mordant les lèvres :

– Eh bien, ici il n'y a pas de mauvais garçons et nos lézards sont tout à fait doux et apprivoisés. Ils n'ont encore rien fait de méchant à qui que ce soit.

Ensuite, elle siffla. Les lézards tournèrent la tête de tous les côtés, comme s'ils cherchaient qui les appelait.

Halima se serra contre Myriam et Sara. Ainsi elle se sentait plus en sécurité.

– C'est vrai qu'ils sont beaux, dit-elle.

D'une faille dans le rocher apparut une petite tête pointue et une langue fendue scintilla. Halima se raidit. La tête se levait toujours plus haut et son cou s'étirait. Maintenant il n'y avait plus de doute : un grand serpent jaunâtre, visiblement attiré par le sifflement de Myriam, sortit de la crevasse.

Les lézards se débandèrent de tous les côtés. Halima poussa un cri. Elle voulut entraîner Myriam et Sara qui la retinrent.

– N’aie pas peur, Halima, la rassura Myriam. C’est une bonne connaissance. Nous l’appelons Péri et il sort de son trou quand nous sifflons. Il est vraiment gentil et personne ne peut s’en plaindre. Dans ces jardins, bêtes et gens, nous sommes tous amis, tous coupés du monde, et nous nous divertissons les uns les autres.

Halima fut soulagée, cependant elle voulait s’éloigner de cet endroit.

– S’il vous plaît, partons, les implora-t-elle.

Les deux filles obtempérèrent en souriant.

– Ne sois pas aussi peureuse, la réprimanda Myriam. Tu vois bien que nous t’aimons toutes.

– Avez-vous d’autres animaux ?

– Nous en avons encore beaucoup. Dans un des jardins, il y a toute une ménagerie. Mais il faut y aller en barque, quand tu auras un moment libre, demande à Adi ou à Mustafa de t’y emmener.

– Oh, volontiers. Est-ce que notre domaine est très étendu ?

– Si étendu que tu mourrais de faim si tu t’y perdais.

– Ouh ! Jamais plus je ne partirai seule.

– Encore une fois, ce n’est pas si méchant. Le jardin où nous vivons est en fait une île entourée d’un côté par un torrent et des autres par des canaux. Il n’est pas très grand et si tu ne le quittes pas, c’est-à-dire si tu ne traverses pas l’eau, tu ne peux t’y perdre. Mais là-bas, au pied de ces falaises rocheuses, là-bas, il y a des bois où se trouvent des guépards sauvages.

– Où avez-vous eu Ahriman qui est si gentil et si doux ?

– Justement dans ce bois. Il n’y a pas si longtemps il ressemblait encore à un jeune chat. Nous le nourrissions de lait de chèvre et maintenant encore nous ne lui donnons pas de

viande pour éviter qu'il ne devienne féroce. C'est Mustafa qui nous l'a apporté.

– Je ne connais pas Mustafa.

– C'est un homme de bien, comme tous nos eunuques. Autrefois, il était porte-flambeau chez un prince renommé. C'était un travail dur et c'est pourquoi il s'est enfui. Il surveille les jardins avec Maad... Mais il est temps de retourner dans la salle d'étude. Fatima et Zoleykha vont nous enseigner la musique et le chant. Fatima chante agréablement!

– Oh, j'aime ça!



Le cours de chant et de musique était une récréation appréciée par les filles. Myriam leur laissait toute liberté. Elles changeaient de place, soufflaient dans des flûtes tatares, pinçaient la harpe et le luth, jouaient de la guitare égyptienne, composaient et chantaient des couplets badins, se critiquaient, se disputaient et Fatima et Zoleykha s'efforçaient en vain d'imposer leur autorité. Elles riaient, racontaient des histoires et se délectaient de cette folle gaîté.

Sara s'attacha de nouveau à Halima.

– Tu es amoureuse de Myriam, je l'ai vu.

Halima haussa les épaules.

– À moi, tu ne peux rien me cacher. Je vois dans ton cœur.

– Bon. Et alors?

Des larmes jaillirent des yeux de Sara.

– Tu as dit que tu m'aimerais.

– Je ne t'ai rien promis.

– Tu mens! C'est pour cette raison que je t'ai fait confiance.

– Je ne veux plus parler de ces choses.

Tout le monde s'était tu, Sara et Halima prêtèrent l'oreille.

Fatima prit la guitare et, en s'accompagnant, se mit à chanter. De beaux et vieux chants d'amour.

Halima était tout émue.

– Tu dois m'écrire ces paroles, dit-elle à Sara.

– Je le ferai si tu m'aimes.

Elle voulut se serrer contre elle, mais Halima la repoussa :

– Ne m'ennuie pas maintenant, je dois écouter.

Après le cours, elles restèrent dans la salle d'étude. Chacune prit son ouvrage. Elles cousaient et brodaient. Certaines s'occupèrent d'un grand tapis déjà à demi achevé qu'elles continuèrent de contrepointer. D'autres traînèrent dans la salle quelques rouets joliment sculptés près desquels elles s'assirent et dont elles firent tourner les roues. Elles parlaient d'affaires familières, de leur vie d'avant, des hommes, de l'amour. Myriam les surveillait en se promenant parmi elles, les mains derrière le dos.

C'est à elle que pensait Halima. Comme elle n'avait pas encore de travail précis, elle tendait l'oreille tantôt ici, tantôt là, et ses pensées finirent par se concentrer sur Myriam. Si elle était proche de Seïduna, que se passait-il donc entre eux ? Est-ce qu'elle aussi, quand elle était au harem, avait fait ces choses dont parlait Apama ? Elle ne pouvait y croire, et pour se débarrasser de ses vilaines pensées, elle se convainquit que ça ne pouvait être vrai.

Elles dînèrent avant le coucher du soleil. Ensuite elles partirent se promener. Soudain, l'obscurité tomba sur les jardins et les premières étoiles s'allumèrent au-dessus d'elles.

Halima marchait sur le sentier la main dans la main de Sara et de Zeynab. Elles se parlaient à voix basse. Le clapotis du torrent se ranima et un paysage étranger et inconnu s'étendit devant elles à perte de vue. Une émotion à la fois amère et douce serra le cœur de Halima, comme si elle était perdue, toute petite, dans un monde magique, étrange. Tout lui semblait mystérieux, presque trop pour sa raison.

Un feu jaillit au milieu des buissons. Une flammèche frétille et Halima se serra peureusement contre ses compagnes. La flamme s'approchait toujours plus et finalement un homme portant une torche enflammée s'arrêta devant elles.

– C'est Mustafa, dit Sara, il surveille les jardins.

C'était un grand Noir au visage rond, vêtu d'une tunique de couleur ceinturée d'une grosse corde qui lui tombait presque jusqu'aux pieds. Quand il aperçut les jeunes filles, il sourit amicalement.

– Voilà donc le nouvel oisillon que le vent nous a apporté ? dit-il aimablement en regardant Halima. Quel être menu et fragile !

Une ombre bistre dansa autour de la torche vacillante. Un grand papillon tournait autour de la flamme. Les jeunes filles l'accompagnaient des yeux. Tantôt il effleurait le feu, tantôt il s'élançait vers le haut dans un grand arc et se perdait dans l'obscurité. Mais bientôt il revenait et reprenait sa danse de plus en plus folle. Ses cercles autour de la flamme se firent de plus en plus petits jusqu'à ce que finalement le feu lui grillât les ailes. On entendit un grésillement et le papillon, semblable à un météore incandescent, tomba par terre.

– Le malheureux ! s'écria Halima. Mais pourquoi a-t-il été si bête ?

– Allah lui a donné le cœur d'attaquer le feu, dit Mustafa. Bonne nuit !

– C'est bizarre, remarqua Halima à mi-voix.

Elles revinrent dans leur chambre, se déshabillèrent et se couchèrent. La journée qui venait de s'écouler tournait dans la tête de la jeune fille. L'amusant Adi et son parler rimé, l'habile maître de danse Asad, Apama l'apprêtée et son enseignement éhonté, la mystérieuse Myriam, les filles et les eunuques. Et au milieu de tout ça, elle, Halima, qui depuis toujours rêvait de lieux inconnus et aspirait à vivre des événements prodigieux !

«Voilà qui est bien», se dit-elle, et elle essaya de dormir.

Alors quelqu'un l'effleura doucement. Avant même qu'elle ait le temps de crier, elle entendit la voix de Sara à son oreille :

– Reste tranquille, Halima, pour que Zeynab ne se réveille pas.

Elle s'allongea près d'elle sous la couverture et l'étreignit.

– Je t'ai dit que je ne voulais pas de ça, dit Halima tout bas.

Mais Sara la couvrit de baisers de sorte qu'elle fut tout à fait impuissante.

Quand elle réussit finalement à se détacher de Sara, celle-ci entreprit de la convaincre en lui chuchotant des mots d'amour à l'oreille. Halima lui tourna le dos, se mit les doigts dans les oreilles et s'endormit sur-le-champ.

Sara ne comprit pas ce qui se passait et retourna dans son lit, toute confuse.

CHAPITRE DEUX

À peu près au moment où Halima arrivait dans ces jardins extraordinaires en des circonstances aussi surprenantes, un jeune homme chevauchait sur la large route militaire venant de la direction opposée. Il arrivait de l'ouest sur un petit âne noiraud et allait au même endroit. Il n'y avait sans doute pas longtemps qu'il avait enlevé ses amulettes d'enfant et enroulé un turban d'homme autour de la tête. C'est à peine si le premier duvet avait poussé sur son menton, et ses yeux clairs, vivants, avaient encore une expression enfantine. Il venait de Sava, une ville située à mi-chemin entre Hamadan et l'ancienne capitale Rey. À Sava, son grand-père Tahir avait créé, des années auparavant, une cellule de la confrérie ismaélienne qui en apparence prêchait le culte du martyr Ali, mais qui en réalité concevait des projets subversifs contre le gouvernement seldjoukide. Cette société accueillit un jour un ancien muezzin d'Ispahan. Peu après, le pouvoir surprit les membres lors d'une réunion secrète et en fit emprisonner certains. Le muezzin fut soupçonné de trahison. Les ismaéliens le surveillèrent et furent bientôt convaincus que leur supposition était juste. En secret, ils le condamnèrent à mort et exécutèrent la sentence. Par la suite, le pouvoir arrêta Tahir,

le chef de la confrérie, et, sur l'ordre du grand vizir Nizâm al-Mulk, le fit décapiter. La confrérie se dispersa, apeurée, et on eut l'impression qu'à Sava le groupe des ismaéliens avait disparu à jamais.

Quand le petit-fils de Tahir atteignit ses vingt ans, son père le mit au courant de l'affaire. Il lui ordonna de seller son âne et de se préparer à partir. Il l'emmena dans la tour de la maison d'où il lui montra le cône du Damavand qui brillait, enneigé dans l'infini lointain, au-dessus des nuages.

– Avani, mon fils et petit-fils de Tahir! dit-il. Suis tout droit cette route qui mène au mont Damavand. Quand tu arriveras dans la ville de Rey, demande le chemin qui mène au Shah-rud, la Rivière du Roi. Remonte-la ensuite jusqu'à sa source, juste au pied de pentes escarpées. À cet endroit, tu apercevras un château fortifié qui s'appelle Alamut, le nid d'aigle. À l'intérieur, un vieil ami de ton grand-père, mon père Tahir – paix à son âme! –, rassemble tous ceux qui se réclament de la doctrine d'Ismaël. Dis-lui qui tu es et mets-toi à son service. Tu auras ainsi l'occasion de venger le meurtre de ton grand-père. Que ma bénédiction t'accompagne.

Le petit-fils de Tahir ceignit son sabre courbe, s'inclina respectueusement devant son père et enfourcha son âne. Il chevaucha sans encombre jusqu'à Rey. Dans un caravansérail, il demanda comment arriver facilement à la Rivière du Roi.

Le patron lui dit :

– Qu'est-ce qui te pousse vers le Shah-rud? Si ton visage n'était pas aussi ingénu, je te soupçonnerais de vouloir te joindre au chef de la montagne qui réunit autour de lui des chiens hérétiques.

– Je ne sais pas ce que tu veux dire, se déroba le petit-fils de Tahir. J'arrive de Sava pour rejoindre une caravane que mon père a envoyée à Boukhara et qui tarde sur la route du retour.

– En sortant de la ville, laisse le Damavand à droite. Tu arri-

veras sur une route fréquentée par les caravanes qui viennent de l'est. Prends-la et elle te conduira à la rivière.

Le petit-fils de Tahir remercia et reprit son âne. Après deux jours de chevauchée, il entendit au loin le mugissement de l'eau. Il tourna et poussa sa monture tout droit vers la rivière. Le chemin qui la longeait traversait tantôt un terrain sablonneux, tantôt des bosquets touffus. La pente raide du torrent devint ensuite plus pénible et le grondement de l'eau plus fort.

Alors qu'il avait progressé à moitié à cheval, à moitié à pied pendant une demi-journée, une division de cavaliers l'encercla soudain. L'attaque survint de façon si inattendue que le petit-fils de Tahir en oublia de tirer son sabre. Quand il s'en souvint et qu'il porta la main à la poignée, ce n'était plus utile. Sept lances effilées étaient dirigées sur lui. « Il est honteux d'avoir peur, pensa-t-il. Que faire face à une telle supériorité? »

Le commandant des cavaliers l'aborda :

– Que cherches-tu ici, blanc-bec? Tu es venu pêcher la truite? Fais attention à ce que l'hameçon ne se coince pas dans ton gosier!

Le petit-fils de Tahir fut déconcerté. Si c'étaient les cavaliers du sultan et qu'il leur dît la vérité, c'en était fait de lui. Mais si c'étaient des ismaéliens et qu'il se tût, ils le prendraient pour un espion. Il lâcha la poignée de son sabre et chercha désespérément une réponse sur les visages muets des soldats.

Le commandant fit un signe réjouï à son escorte, il dit :

– Il me semble vraiment, apprenti chevalier, que tu cherches ce que tu n'as pas perdu.

En même temps, il avança la main entre l'étrier et la selle puis fit apparaître un étendard blanc, signe des partisans d'Ali, qui flottait au bout d'un court bâton.

« Si c'était un piège? » pensa Avani. « Tant pis! Allons-y! » se

décida-t-il. Il bondit de son âne et tendit la main vers l'étendard que le commandant des cavaliers brandissait devant lui et le pressa respectueusement sur son front.

– Ainsi c'est vrai! s'écria le commandant. Tu cherches le château d'Alamut. Alors viens avec nous!

Il lança son cheval sur le chemin qui longeait le Shah-rud. Le petit-fils de Tahir remonta sur son âne et le suivit. Les soldats s'égaillèrent derrière eux.

Plus ils s'approchaient de la chaîne de montagnes et plus le grondement du Shah-rud s'amplifiait. Ils arrivèrent enfin au pied d'un mont rocheux sur lequel s'élevait une tour de garde. À son sommet flottait un étendard blanc. Près de cette colline, le courant de la rivière s'encaissait en une gorge escarpée.

Le commandant retint son cheval et ordonna aux autres de s'arrêter un moment. Il agita le drapeau vers la tour d'où il reçut le signe que le passage était libre.

Ils chevauchèrent dans le défilé sombre et froid. Le chemin était assez étroit mais bien tracé. Çà et là, il était taillé dans la roche vive. Le torrent grondait en bas de la falaise.

Le commandant s'arrêta à un virage et, le bras tendu, montra quelque chose devant lui.

Non loin de là, le petit-fils de Tahir aperçut deux hautes tours qui, comme une apparition de rêve, luisaient au-dessus de la pente, au milieu d'un massif sombre, étincelantes dans les rayons du soleil.

– C'est Alamut, dit le guide, et il piqua un galop.

Les deux tours furent une nouvelle fois cachées par les pentes escarpées. Le chemin tortueux continua le long du torrent jusqu'à ce que le défilé se desserrât soudain. Le petit-fils de Tahir écarquilla les yeux. Devant lui, il aperçut un rocher immense sur lequel se dressait une forteresse en partie taillée dans la pierre. Le Shah-rud se dissociait en deux bras qui l'encerclaient comme s'ils la prenaient entre deux feux. La citadelle gardait un petit domaine qui, de face, s'élevait pro-

gressivement vers l'arrière-plan. Quatre tours, dont les deux arrière s'élevaient au-dessus des deux plus proches, marquaient ses quatre angles. La forteresse à l'instar de la rivière était coincée entre deux pentes escarpées et inaccessibles. Elle fermait l'entrée du défilé comme une imposante clôture.

C'était Alamut, la forteresse la plus puissante parmi la cinquantaine édifiée dans la région de Rudbar. Elle avait été construite par les rois de Deylam et on la disait imprenable.

Le commandant de la section fit un signe et, de l'autre côté de la muraille, un lourd pont retenu par des chaînes en fer tomba au-dessus du torrent. Les cavaliers le franchirent dans un bruit de tonnerre avant d'entrer dans la forteresse par un porche voûté.



Ils arrivèrent dans une cour spacieuse qui s'élevait progressivement en trois terrasses. Un escalier en pierre les reliait en leur milieu. Le long de la muraille, à gauche et à droite, poussaient de hauts peupliers et des platanes sous lesquels se trouvaient de véritables pâturages. Des troupeaux de chevaux, d'ânes et de mulets y paissaient. Quelques dizaines de chameaux y rumaient paisiblement, allongés dans un enclos spécial. Sur les côtés se trouvaient les étables et les casernes, les harems et autres bâtiments.

Un remue-ménage de ruche accueillit le petit-fils de Tahir qui, surpris, regarda autour de lui. Quelques sections de soldats s'entraînaient sur la terrasse du milieu. Il entendit des ordres secs, le fracas des boucliers et des lances, le cliquetis des sabres. Au même moment, un cheval hennit et un âne se mit à braire.

D'autres hommes consolidaient la muraille. Des mulets traînaient derrière eux de lourdes pierres qu'ensuite des ouvriers hissaient à leur place au moyen d'un palan. De

grands cris jaillissaient de partout, étouffant complètement le mugissement du torrent.

Ils mirent pied à terre et le commandant demanda à un soldat qui passait par là :

– Est-ce que le capitaine Manutchehr est au poste de garde ?

Le soldat s'arrêta net et répondit :

– Oui, caporal Abuna.

Le commandant fit signe au jeune homme de le suivre. Ils s'en furent vers l'une des tours du bas. Quelque part, on entendit des coups secs accompagnés de gémissements de douleur. Le petit-fils de Tahir regarda dans cette direction. Un homme était attaché à une colonne en pierre, le corps dénudé jusqu'à la ceinture. Un gigantesque Noir portant un court pantalon rayé et un fez rouge le battait avec un fouet de lanières tressées. À chaque coup, la peau éclatait à un nouvel endroit. Le sang jaillissait des blessures. Un soldat se tenait tout près, un seau d'eau à la main, et de temps en temps arrosait le malheureux.

En voyant la terreur dans les yeux du petit-fils de Tahir, le caporal Abuna eut un sourire moqueur.

– Chez nous, on ne dort pas sur des plumes et on ne se frictionne pas avec de l'ambre, dit-il. Si tu comptais là-dessus, tu t'es gravement trompé !

Le petit-fils de Tahir marcha en silence près de lui. Il aurait aimé savoir ce qu'avait commis le malheureux pour être puni aussi durement, cependant une angoisse bizarre lui ôtait le courage de le demander.

Ils entrèrent dans le vestibule de la tour. Sous ses voûtes, le petit-fils de Tahir prit alors conscience de la robustesse des murs de la forteresse dont les épaisseurs de pierres s'empilaient les unes sur les autres. Un escalier sombre et humide conduisait plus haut. Ils arrivèrent dans un long couloir puis dans une pièce spacieuse dont le sol était couvert d'un simple

tapis. Dans un coin étaient posés quelques coussins sur lesquels se trouvait, mi-assis mi-allongé, un homme d'une cinquantaine d'années. Il était corpulent et portait une barbe courte, bouclée, légèrement parsemée de fils d'argent. Il avait un turban blanc sur la tête et sa longue veste était brodée d'or et d'argent. Le caporal Abuna s'inclina et attendit que l'homme assis sur les coussins l'interpellât.

– Qu'apportes-tu de neuf, Abuna?

– Nous avons capturé ce jeune homme en patrouille de reconnaissance, capitaine Manutchehr. Il dit qu'il voulait aller à Alamut.

À ces mots, le capitaine se leva lentement. Un homme grand comme une montagne apparut devant le petit-fils de Tahir. Il serra les poings sur ses hanches, fixa des yeux le jeune homme et s'écria d'une voix tonitruante :

– Qui es-tu malheureux?

Le petit-fils de Tahir tressaillit. Mais les paroles de son père lui revinrent en mémoire et il se rappela qu'il venait de son plein gré au château offrir ses services. Il se concentra et répliqua assez calmement :

– Je m'appelle Avani et je suis le petit-fils de Tahir de Sava, décapité sur ordre du grand vizir il y a des années.

Le capitaine lui lança un coup d'œil mi-surpris, mi-incrédule.

– Est-ce que tu dis la vérité?

– Pourquoi mentirais-je, seigneur? `

– S'il en est ainsi, alors sache que le nom de ton grand-père est écrit en lettres d'or dans le cœur de tous les ismaéliens. Et Notre Seigneur sera content de te compter parmi ses combattants. Es-tu venu au château pour cela?

– Oui, pour servir le chef suprême des ismaéliens et venger la mort de mon grand-père.

– Bien. Qu'as-tu étudié?

– Je sais lire et écrire, seigneur. J'ai aussi appris la grammaire

et la versification. Je sais par cœur près de la moitié du Coran.

Le capitaine sourit.

– Ce n'est pas si mal. Et pour l'art de la guerre ?

Le petit-fils de Tahir se montra embarrassé.

– Je monte à cheval, je tire à l'arc et je manie aussi un peu l'épée et la lance.

– As-tu une épouse ?

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles.

– Non, seigneur.

– T'es-tu adonné à la débauche ?

– Non, seigneur.

– Bien.

Le capitaine Manutchehr se tourna vers le caporal :

– Abuna ! Emmène Ibn Tahir chez le dai Abu Soraka. Dis-lui que c'est moi qui l'envoie. Si je ne me trompe, il sera content.

Ils s'inclinèrent, quittèrent la chambre du capitaine et revinrent dans la cour. Le pilier auquel était auparavant attaché l'homme qu'on fouettait était maintenant libre. Seules quelques gouttes de sang témoignaient de ce qui s'était passé là. Ibn Tahir continuait de ressentir une légère terreur. Mais il se sentait en sécurité, car être le petit-fils de Tahir, le martyr, signifiait visiblement quelque chose !

Ils prirent l'escalier qui conduisait à la terrasse du milieu. À droite se trouvait un bâtiment bas, une sorte de caserne. Le caporal s'arrêta et regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un.

Un jeune homme à la peau sombre vêtu d'une tunique blanche, d'un pantalon blanc et d'un fez blanc passa devant eux. Le caporal l'aborda aimablement :

– Le capitaine m'envoie avec ce garçon chez l'honorable dai Abu Soraka.

– Suivez-moi !

Le jeune homme à la peau sombre souriait de toutes ses dents.

– Notre honorable dai enseigne justement la poésie. Nous sommes sur le toit.

Et en se tournant vers Ibn Tahir, il ajouta :

– Tu viens chez nous pour devenir fedai? Tu auras bien des surprises. Moi je suis l'élève Obeyda.

Ibn Tahir le suivit en compagnie du caporal sans avoir vraiment compris ce qu'il voulait dire.

Ils arrivèrent en haut du toit. Le sol était couvert de tapis grossièrement tissés où une vingtaine de jeunes gens, eux aussi vêtus de blanc, comme l'élève Obeyda, étaient assis en tailleur. Ils tenaient sur leurs genoux des tablettes où ils écrivaient ce que disait un vieillard en tunique blanche, accroupi devant eux, un livre à la main. Le conférencier se leva en apercevant les nouveaux venus. Son visage se fronça de rides de mauvaise humeur et il demanda au caporal :

– Que cherches-tu chez nous à cette heure? Tu ne vois donc pas que c'est le moment de l'enseignement?

Le caporal toussa, embarrassé, l'élève Obeyda se joignit discrètement à ses camarades qui examinaient l'étranger avec curiosité.

Abuna dit :

– Excuse-moi de te déranger pendant ta leçon, honorable dai. Le capitaine m'envoie avec ce jeune homme pour que je te le confie.

Le vieux missionnaire et enseignant toisa Ibn Tahir de la tête aux pieds.

– Qui es-tu, jeune homme, et que veux-tu?

Ibn Tahir s'inclina respectueusement.

– Mon nom est Avani et je suis le petit-fils de Tahir que le grand vizir a fait décapiter à Sava. Mon père m'envoie à Alamut pour servir la cause ismaélienne et venger le meurtre de mon grand-père.

Le visage du vieillard s'illumina. Les bras tendus, il se précipita vers Ibn Tahir et l'embrassa cordialement.

– Heureux les yeux qui te voient dans ce château, petit-fils de Tahir. Ton grand-père était un bon ami à moi et à Notre Seigneur... Va Abuna et remercie le capitaine de ma part!... Et vous, jeunes gens, regardez bien votre nouveau camarade! Quand je vous expliquerai l'histoire et les combats de l'ismaélisme, je ne pourrai passer sous silence l'illustre grand-père de ce jeune homme, l'ismaélien Tahir, devenu en Iran le premier martyr de notre cause!

Le caporal fit un signe des yeux à Ibn Tahir qui signifiait qu'ils avaient bien joué et il disparut par une ouverture. Le dai Abu Soraka serra la main du jeune homme, il l'interrogea sur son père et sur sa famille et lui promit d'informer le chef suprême de son arrivée. Finalement il ordonna à un des élèves assis par terre :

– Suleyman! Emmène Ibn Tahir dans le dortoir et montre-lui la place de cet indigne qui a dû retourner chez les simples soldats! Veille à ce qu'il se lave de la poussière du voyage et qu'il se change. Qu'il soit prêt pour la prière du soir!

Suleyman bondit sur ses jambes, s'inclina devant le vieillard et dit :

– Je m'en assurerai, honorable dai!

Il invita Ibn Tahir à le suivre. Ils partirent dans les salles du bas. Au milieu d'un étroit couloir, Suleyman souleva un rideau au-dessus de la porte et laissa passer Ibn Tahir.

Ils entrèrent dans un dortoir spacieux.

En face de la porte le long du mur se trouvaient une vingtaine de couches basses. C'étaient de grands sacs de toile remplis d'herbe sèche et couverts d'une étoffe en crin de cheval. Les selles servaient de chevet. Au-dessus des lits, des étagères en bois étaient fixées au mur les unes sur les autres. Divers accessoires y étaient rangés dans un ordre parfait : plats en terre, tapis de prière, nécessaire de toilette et de

nettoyage. Au pied de chaque lit, sur une armature en bois, étaient posés un arc, un carquois et des flèches, une lance et un javelot. Du mur d'en face saillaient trois appliques en bronze avec de nombreuses coupes où se trouvaient des chandelles. Une jatte d'huile reposait sur une colonne dans un coin. Vingt lourds sabres courbes pendaient sous les bougies. Près d'eux il y avait autant de boucliers ronds en osier dont l'ombilic était en bronze. La chambre comptait dix petites fenêtres grillagées. Tout y était propre et strictement rangé.

– Ce lit est libre, dit Suleyman en montrant l'une des couchettes. Son précédent occupant a dû repartir chez les hommes de troupe. Moi je dors ici, à côté de toi, mais de l'autre côté tu as le lit de Yusuf de Damavand. C'est l'élève le plus grand et le plus fort de la section.

– Tu dis que mon prédécesseur est redevenu simple soldat? s'étonna Ibn Tahir.

– Oui, il n'était pas digne d'être fedai.

Suleyman prit une tunique blanche bien pliée, un pantalon blanc et un fez blanc sur l'étagère.

– Viens dans la salle de bains, dit-il à Ibn Tahir.

Ils allèrent dans la pièce voisine où se trouvait un bac en pierre avec l'eau courante. Ibn Tahir se baigna rapidement. Suleyman lui remit les vêtements et Ibn Tahir les enfila.

Ils revinrent dans la chambre.

– Mon père m'a transmis ses salutations pour le chef suprême, dit Ibn Tahir. Quand penses-tu que je pourrai me rendre devant lui?

Suleyman sourit.

– Ôte-toi cette idée de la tête, mon cher. Je suis ici depuis un an et encore aujourd'hui je ne sais pas comment il est. Aucun des élèves ne l'a vu jusqu'à présent.

– Par conséquent, il n'est pas au château?

– Il est ici, mais il ne quitte jamais sa tour. Tu en entendas

parler. Et cela de telle façon que tes mâchoires se démantibuleront de surprise... Tu as dit que tu étais de Sava. Moi je suis de Qazvin.

Pendant ce temps, Ibn Tahir l'observait attentivement. Il ne pouvait quasiment pas imaginer jeune homme plus beau. Il était élancé comme un cyprès. Son visage était taillé au ciseau, mais avenant, ses joues brunies par le soleil et le vent. Une rougeur saine suintait de sa peau sombre. Ses yeux, d'un brun velouté, regardaient le monde avec une fierté d'aigle. Un léger duvet poussait sous ses narines et autour de son menton. Toute son expression exprimait le courage et l'audace. Quand il souriait, il montrait une rangée de solides dents blanches. Son sourire était franc, un peu moqueur, mais pas déplaisant.

Il ressemble à un chevalier du *Livre des rois*, pensa Ibn Tahir.

– J'ai remarqué, dit-il, que vos visages étaient vifs et fermes comme si vous aviez trente ans. Mais à la longueur de votre barbe, je vous en donnerais à peine vingt.

Suleyman sourit. Il répliqua :

– Attends quinze jours et tu ne seras pas différent de nous. Ici, on ne cueille pas les fleurs et on ne chasse pas les papillons.

– J'aimerais te demander quelque chose, reprit Ibn Tahir. Je viens de voir en bas qu'on fouettait un homme attaché à une colonne. Je voudrais savoir quelle faute il a commise pour mériter une telle peine.

– Un vilain forfait, mon cher. Il était l'accompagnateur attiré de la caravane qui allait au Turkestan. Les caravaniers, qui n'étaient pas ismaéliens, ont bu du vin en route. Ils lui en ont offert et il l'a accepté alors que Seïduna le lui avait strictement interdit.

– Seïduna l'avait interdit ? s'étonna Ibn Tahir. Mais l'interdiction émane du Prophète et vaut pour tous les croyants !

– Toi, tu ne peux pas encore comprendre ça, mon petit oiseau. Seïduna peut permettre et interdire ce qu’il veut. Nous, les ismaéliens, sommes tenus de n’obéir qu’à lui.

Ibn Tahir s’étonna. Il avait une sorte de poids sur le cœur. Il continua de s’informer.

– Tu m’as dit que mon prédécesseur avait été renvoyé dans la troupe. Qu’a-t-il fait de si mal ?

– Il a parlé de femmes et très grossièrement.

– Et c’est interdit ?

– Formellement. Nous sommes une section d’élite et, quand nous serons consacrés, nous serons au service immédiat de Seïduna.

– Et à quoi serons-nous consacrés ?

– Je te l’ai déjà dit : à être fedai ! Nous atteindrons ce grade quand nous aurons terminé l’école et passé les examens.

– Qu’est-ce que c’est un fedai ?

– Un fedai est un ismaélien prêt à se sacrifier sans poser de question sur ordre du chef suprême. S’il meurt dans ces conditions, il devient un martyr. S’il effectue une tâche difficile et reste en vie, il devient dai et même plus.

– Ce que j’entends est tout à fait nouveau pour moi. Tu crois que l’examen sera difficile ?

– Oh, il n’y a pas de doute. Sinon on ne s’y préparerait pas tous les jours de l’aube au crépuscule. Six ont déjà succombé sous la charge. L’un s’est écroulé mort sur place et les cinq autres ont demandé à retourner dans la troupe.

– Pourquoi n’ont-ils pas préféré quitter Alamut plutôt que de subir de telles humiliations ?

– Eh mon cher, on ne plaisante pas avec Alamut. Quand on passe un jour au château, on ne peut en sortir vivant de son propre chef. Il y a trop de secrets dans les parages.



Les élèves entrèrent précipitamment dans la chambre. En passant ils s'étaient lavés dans la salle de bains en vue de la prière du soir. Un géant qui faisait presque une tête de plus qu'Ibn Tahir roula sur le lit à côté du sien et dit :

– Moi je suis Yusuf de Damavand. Je ne suis pas un méchant garçon, mais je ne conseillerais à personne de me provoquer ou de se moquer de moi. Tu t'en apercevras par toi-même.

Il étira ses membres puissants, comme s'il voulait par là conforter ses paroles.

Ibn Tahir sourit.

– J'ai entendu dire que tu étais le plus grand et le plus fort des élèves.

Le géant se redressa d'un bond.

– Qui t'a dit cela ?

– Suleyman.

Déçu, Yusuf se recoucha sur son lit.

Les jeunes gens sourirent. Obeyda se planta devant Ibn Tahir et ouvrit ses lèvres épaisses :

– Est-ce que tu te plais chez nous, Ibn Tahir ? demanda-t-il. Bien sûr, il est difficile de répondre puisque tu viens d'arriver. Mais quand tu auras passé quatre mois au château comme moi, tout ce que tu auras apporté de l'extérieur se volatiliserà.

– Est-ce que vous avez entendu ce cul noir ? se moqua Suleyman. À peine a-t-il trempé son bec dans l'hydromel d'Alamut qu'il veut déjà faire la leçon aux autres !

– Est-ce que c'est à toi que je devrais la faire, tête de bourrique ? se fâcha Obeyda.

– Restez tranquilles mes frères ! fulmina Yusuf de son lit. Ne donnez pas le mauvais exemple au nouveau !

Un jeune homme de forte carrure aux jambes torses et au visage grave s'approcha d'Ibn Tahir.

– Moi je suis Djafar de Rey, se présenta-t-il. Je suis au château depuis un an et si tu as besoin d'explications concernant l'enseignement, tu n'as qu'à me demander.

Ibn Tahir le remercia. Les uns après les autres, les élèves vinrent se présenter à lui. Affan, Abd or-Rahman, Omar, Abdallah, Ibn Vakas, Halfa, Soheyl, Ozeyd, Mahmud, Arsalam... Finalement ce fut au tour du plus petit.

– Je suis Naïm, je viens du Damavand, dit-il.

Tous éclatèrent de rire.

– Sans doute un des démons qui peuplent la montagne, persifla Suleyman.

Naïm lui jeta un regard courroucé.

– Nous avons beaucoup de cours, continua-t-il, et beaucoup à apprendre. Est-ce que tu connais nos enseignants? Celui qui a bien voulu t'accueillir est l'honorable dai Abu Soraka. C'est un illustre missionnaire qui a enseigné dans tous les pays de l'Islam. Seïduna en a fait notre directeur. Il nous enseigne l'histoire du Prophète et des saints martyrs qui sont tombés pour la cause ismaélienne. En plus de la grammaire et de l'art poétique en pehlevi.

– Est-ce que vous l'avez entendu, ce babillard? C'est le plus petit d'entre nous mais le plus bruyant, s'exclama Suleyman en riant et les autres l'accompagnèrent – ensuite, il reprit la parole: Tu connaîtras bientôt tes maîtres, Ibn Tahir. Retiens bien que le dai Ibrahim qui nous enseigne la dogmatique, l'algèbre, la grammaire arabe et la philosophie est un ami de Seïduna et qu'il n'est pas bon d'encourir sa disgrâce. Chez lui, tu devras tout savoir par cœur. Le Grec Hakim, quant à lui, accepte tous les bavardages car il n'aime pas qu'on se taise. Le capitaine Manutchehr ne tolère pas la discussion. Chez lui tout doit être prêt en un éclair. Plus tu seras rapide pour exécuter ses ordres, plus il t'appréciera et plus tu

t'attireras ses bonnes grâces. Le dai Abd al-Malik est jeune, mais Seïduna fait grand cas de lui. Il est costaud et habitué à supporter la fatigue et la douleur. C'est pourquoi il méprise celui qui ne sait pas serrer les dents. Il nous apprend à fortifier notre volonté et sa matière, avec la dogmatique, est la plus importante.

– N'effraie pas trop notre pigeonneau ! le coupa Yusuf. Sinon, il pourrait encore nous échapper. Regardez ! Il est tout pâle.

Ibn Tahir rougit.

– J'ai faim, dit-il. Je n'ai rien mangé de la journée.

Suleyman, ravi, partit d'un grand éclat de rire.

– Chez nous tu jeûneras encore bien plus, mon cher. Attends de connaître le dai Abd al-Malik.

La corne émit un son traînant.

– À la prière, s'écria Yusuf.

Chacun prit sur l'étagère un tapis roulé dans un sac et partit rapidement sur le toit. Ibn Tahir saisit aussi le paquet au-dessus de sa couche et suivit les autres.

Le dai Abu Soraka les attendait. Quand il vit qu'ils étaient tous arrivés et qu'ils avaient installé leur tapis, il se tourna vers l'ouest, en direction des lieux saints, et il commença la cérémonie religieuse. En priant d'une voix forte, il inclina son visage, écarta les bras, puis il se releva comme l'impose la loi des croyants. Quand il eut terminé, il se redressa complètement encore une fois, il étendit les mains vers le ciel et de nouveau se mit à genoux et inclina le front jusqu'à terre.

Il pria :

– Viens al-Mahdi, le Promis et l'Attendu ! Libère-nous des usurpateurs et sauve-nous des hérétiques ! Ali et Ismaël, nos Martyrs, soyez nos intercesseurs.

Les élèves imitaient ses gestes et répétaient les mots après lui. Soudain, il fit sombre. Des toits voisins, les voix régulières

et traînantes des autres fidèles arrivèrent jusqu'à eux. Une émotion curieuse et angoissante s'empara d'Ibn Tahir. Il lui sembla que tout ce qu'il vivait à l'instant était irréel, mais que ses rêves étaient étonnamment concrets. Et de surcroît, l'invocation publique d'Ali et d'Ismaël que les croyants, à l'extérieur d'Alamut, n'osaient faire que derrière les portes closes ! Il était déconcerté et troublé.

Ils se levèrent, repartirent au dortoir pour ranger leur tapis, puis s'en allèrent dîner.



Le réfectoire était une vaste salle située dans l'aile du bâtiment opposée au dortoir. Chaque élève avait sa place le long du mur. Sur le sol étaient posées des nattes en osier tressé. Ils s'y accroupirent ou s'y assirent. Trois de leurs camarades les servaient à tour de rôle. Ils apportèrent à chacun un grand morceau de galette faite soit de blé dur soit de figues ou de pommes séchées. Dans une grande jatte, on leur versa du lait conservé dans d'énormes jarres. Plusieurs fois par semaine, les élèves avaient du poisson et une fois de la viande : du veau, de l'agneau ou du mouton grillé. Abu Soraka les surveillait en mangeant avec eux. Ils dînaient en silence, absorbés par ce qu'ils faisaient.

Après le dîner, ils se dispersèrent en petits groupes. Certains allèrent sur le toit, d'autres disparurent derrière les fortifications.

Yusuf et Suleyman emmenèrent Ibn Tahir pour lui montrer la forteresse.

Le bruit et le tapage se calmèrent. Le silence recouvrait le château et maintenant Ibn Tahir entendait distinctement le clapotis du Shah-rud qui le remplissait d'une étrange mélancolie. L'obscurité les cernait et de minuscules étoiles lumineuses, étincelantes, se mirent à briller dans le ciel.

Un homme traversa la cour, une torche enflammée à la main. Devant le bâtiment, sur la terrasse supérieure, apparurent des gardes porte-flambeaux qui se postèrent devant l'entrée où ils restèrent immobiles. Il y en avait toute une rangée. Un petit vent soufflait de la montagne apportant un froid glacé. La flamme des torches vacilla et les ombres des bâtiments, des arbres et des hommes dansèrent mystérieusement sur le sol. L'éclairage des fortifications était visible de loin. C'était une lumière curieuse qui faisait voir les bâtiments, les tours et les balustrades tout à fait différemment du jour. La vision était fabuleuse. Étrange et terrifiante.

Ils contournèrent une bonne partie des remparts qui entouraient les terrasses du milieu et du bas.

– Est-ce qu'on n'irait pas là-haut? demanda Ibn Tahir en montrant le bâtiment gardé par les porte-flambeaux.

– Personne ne peut aller là-haut, excepté les chefs, lui répliqua Suleyman. Les hommes qui gardent Seïduna sont des Noirs immenses, des eunuques que le commandant suprême a reçus en cadeau du calife d'Égypte.

– Est-ce que Seïduna est à son service?

– Nous ne le savons pas précisément, répliqua Suleyman. Ça peut être aussi le contraire.

– Comment est-ce possible? s'étonna Ibn Tahir. Seïduna n'a-t-il pas conquis Alamut en son nom?

– Cette question, c'est encore un chapitre en soi, remarqua Yusuf. On dit ça et autre chose. Je te conseille de ne pas trop poser de questions sur ces sujets.

– Je pensais que le calife du Caire était le chef suprême de tous les partisans d'Ali dont nous, les ismaéliens, faisons partie.

– Seul Seïduna est notre commandant et nous ne devons obéir à personne d'autre, dirent en même temps Yusuf et Suleyman.

Ils s'assirent sur les remparts.

– Pourquoi le chef suprême ne se montre-t-il pas aux croyants ? demanda Ibn Tahir.

– C'est un saint homme, dit Yusuf. Toute la journée, il étudie le Coran, il prie et écrit pour nous des prênes et des commandements.

– Il ne nous appartient pas de juger pourquoi il ne vient pas parmi nous, nota Suleyman. C'est ainsi, lui sait pourquoi c'est nécessaire.

– Je m'imaginai ça tout autrement, avoua Ibn Tahir. Dehors, nous pensions que le chef des ismaéliens réunissait à Alamut une armée pour frapper le sultan et le faux calife.

– C'est une affaire secondaire, répliqua Suleyman. Le principal, ce qu'exige Seïduna de nous, c'est la soumission et une sainte ardeur pour la cause ismaélienne.

– Est-ce que vous pensez que je pourrai vous rattraper alors que vous avez déjà tellement progressé ? s'inquiéta Ibn Tahir.

– Accomplis sans hésiter tout ce que t'ordonneront tes supérieurs et tu y parviendras, dit Suleyman. Ne pense surtout pas que la soumission soit chose facile. Le mauvais esprit de la révolte commencera à se faire entendre en toi, ton corps ne voudra pas suivre les ordres de ta volonté et ta raison te chuchotera mille réserves contre les injonctions de tes supérieurs. Mais prends conscience que cette révolte n'est qu'un dessein retors des démons qui veulent t'écarter du droit chemin. Triomphe vaillamment de chaque insubordination en toi et tu deviendras une lourde épée dans les mains de Notre Seigneur.

La corne sonna par rafales.

– Nous devons aller dormir, dit Yusuf en se levant.

Ils repartirent vers leur logement et se retirèrent dans le dortoir.

Quelques chandelles brûlaient dans la chambre. Certains jeunes gens se déshabillaient, d'autres étaient déjà dans leur lit.

Peu après Abu Soraka entra dans le dortoir. Il vérifia si tout le monde était présent et si tout était en ordre. Ensuite, il plaça une échelle basse contre le mur et éteignit les chandelles.

Dans un coin, une petite lumière vacillait dans une jatte d'huile au sommet d'un socle. Le dai avança et y alluma un court et fin chalumeau. Puis, en marchant sans bruit, il se dirigea vers la sortie et souleva prudemment le rideau pour éviter que le brandon n'y mît le feu. Il se glissa dans l'ouverture et ses pas résonnèrent dans le couloir.



La sonnerie du matin tira très tôt les jeunes gens du sommeil. Ils se lavèrent, firent leur prière et allèrent déjeuner. Après quoi, ils prirent leur selle et leurs armes et se précipitèrent dans la cour.

En un clin d'œil, toute la forteresse fut sur pied. Les élèves allèrent chercher leur monture à l'écurie, ils se disposèrent en deux files, debout près des animaux, et deux caporaux se placèrent en tête. Le capitaine Manutchehr arriva, inspecta le détachement et ordonna de monter à cheval. Ensuite il commanda de lever le pont et tous s'engagèrent dans le défilé à grand fracas, les uns derrière les autres.

Ils passèrent devant la tour de garde et arrivèrent sur un vaste plateau. Le capitaine réexpliqua brièvement les consignes de base à l'intention du nouveau. Ensuite, il divisa le détachement en deux et enjoignit aux deux sections de chevaucher séparément. Ils réalisèrent d'abord des rotations en ordre de bataille et ensuite une charge à la turque et une à l'arabe. Pour la première fois, Ibn Tahir voyait la préfiguration d'un assaut collectif et son cœur se mit à battre plus fort. Plus tard, ils descendirent de cheval et s'exercèrent au maniement du sabre, au lancement de corde et de javelot et au tir à l'arc.

Ils retournèrent au château avant la deuxième prière. Ibn Tahir était tellement épuisé qu'il avait du mal à tenir en selle. Quand ils eurent mis pied à terre et rentré les chevaux à l'écurie, il demanda à Suleyman :

– Est-ce que les exercices militaires se répètent chaque jour ?

Suleyman, frais et détendu comme s'il revenait d'une promenade d'agrément, répliqua en souriant :

– Eh mon cher, ce n'est que le début. Attends que le dai Abd al-Malik te prenne en main. Ensuite tu entendras le merle siffler.

– J'ai tellement faim que j'ai du brouillard devant les yeux, se plaignit Ibn Tahir. Est-ce que je ne pourrais pas avoir quelque chose à me mettre sous la dent ?

– Prends donc patience. Nous n'avons le droit de nous restaurer que trois fois par jour. Si on te voyait manger en dehors des repas, on t'attacherait au pilier comme ce soldat que tu as vu hier, qui avait bu du vin.

Ils déposèrent leurs armes au dortoir, prirent leur tablette et leur matériel d'écriture sur les étagères et partirent sur le toit.

Un homme grand et maigre en tunique flottante s'avança devant eux. Il avait les joues creuses et les yeux profondément enfoncés. Il regardait d'un air sombre, les sourcils froncés. Son nez, mince et courbé, ressemblait à un bec de vautour. Une barbe grise et rare descendait presque sur sa poitrine. Ses doigts secs et osseux s'enfoncèrent convulsivement, comme des griffes de rapace, dans une liasse de feuilles soigneusement écrites. C'était le dai Ibrahim, vieux missionnaire méritant et grand ami du chef suprême. Il fit d'abord la deuxième prière avec les élèves. Il prononçait les paroles prescrites à mi-voix et sourdement. Mais quand il invoqua Mahdi, sa voix retentit, brutale et creuse, comme le son d'un tambour.

Ensuite, il passa au sujet du jour. Il expliqua la grammaire arabe et dicta prosaïquement d'austères règles grammaticales qu'il commenta en utilisant des exemples tirés du Coran. Les crayons, résignés, crissaient sur les tablettes. C'est à peine si de temps à autre quelqu'un osait respirer plus fort.

Pour Ibn Tahir, ce cours était une détente. Il maîtrisait bien la grammaire et l'idée que cette matière ne lui causerait pas de difficultés lui fut agréable.

Quand le dai Ibrahim eut terminé, il s'inclina, l'air sombre, releva avec dignité sa large tunique pour ne pas s'y empêtrer et disparut par l'accès escarpé.

Les élèves s'ébrouèrent. Ils attendirent un peu pour éviter de rattraper le dai Ibrahim, puis se dispersèrent dans la cour. Là, ils se rangèrent par taille en deux files.

Suleyman dit à Ibn Tahir :

– Maintenant tu vas connaître le dai Abd al-Malik. Je te donne un conseil : serre les dents et concentre ta volonté. Pendant ces exercices, un élève est tombé mort par terre. Aie confiance en Allah et en la sagesse de Notre Seigneur.

Yusuf se trouvait en tête de la première file, Suleyman à peu près au milieu et Ibn Tahir au bout. Obeyda était en tête de l'autre file et Naïm à l'extrémité.

Un géant osseux s'avança devant eux d'un pas furieux. Son visage était anguleux et son regard ferme et perçant. Quand il aperçut Ibn Tahir parmi les élèves, il lui demanda :

– Comment t'appelles-tu, champion ?

– Je m'appelle Avani, petit-fils de Tahir de Sava.

– Oui, on me l'a déjà dit. J'espère que tu te montreras digne de ton illustre grand-père.

Il recula de quelques mètres et s'écria :

– Enlevez vos chaussures et sus aux remparts !

En un instant, ils se débarrassèrent de leurs sandales. Les élèves s'élancèrent vers l'enceinte et se mirent à grimper le long de la muraille verticale. Les mains se tendaient vers les

fissures, les creux, elles s'accrochaient aux escarpements de la roche.

Le courage d'Ibn Tahir faiblit à la vue de la paroi abrupte. Il ne savait ni par où ni comment commencer.

Il entendit une voix chuchotant au-dessus de lui :

– Donne-moi la main !

Il regarda vers le haut. Suleyman se trouvait au milieu du mur. Il s'agrippa d'une main à un creux et il tendit l'autre vers Ibn Tahir qui la saisit. Suleyman, d'une poigne de fer, l'attira jusqu'à lui.

– Voilà ! Maintenant suis-moi !

Il obtempéra. Soudain, il se retrouva au sommet des remparts.

Les autres s'engageaient déjà sur l'autre versant juste au-dessus du gouffre. Au pied de la muraille, le Shah-rud bouillonnait. Ibn Tahir le regarda et sa tête se mit à tourner.

– Je vais me tuer, dit-il peureusement.

– Reste juste derrière moi ! murmura Suleyman.

Sa voix était dure et autoritaire.

Il se mit à descendre. Quand il atteignit un appui ferme, il tendit la main à Ibn Tahir et ensuite son épaule. C'est ainsi qu'ils descendirent la paroi à pic qui tombait dans le précipice, prudemment et en serrant les dents. Ibn Tahir eut l'impression qu'ils avaient mis une éternité pour parvenir aux rochers de la rive.

Il respira profondément. Quand il regarda vers le haut, il eut froid dans le dos. Devant lui s'élevait une muraille verticale. Il ne pouvait croire qu'il venait de la descendre.

Abd al-Malik apparut en haut du rempart. Les jambes écartées, il interpella les élèves qui se trouvaient en bas :

– À vos places !

Ils se remirent à grimper. Ibn Tahir ne s'écarta pas de Suleyman. Il le suivit prise par prise et enfin, quand il se

retrouva de l'autre côté du mur, il sentit avec bonheur le sol plat sous ses pieds.

Les élèves reprirent leur souffle. Ibn Tahir voulut remercier Suleyman, mais celui-ci lui fit un signe des yeux agacé. Ils se chaussèrent et se mirent en rangs.

– Une autre fois, nous le ferons avec une corde, murmura-t-il. Il nous faudra être rapides comme l'éclair.

Abd al-Malik dit, un sourire moqueur sur les lèvres :

– Que se passe-t-il aujourd'hui, mon cher Suleyman, pour que tu ne sois pas le premier comme à ton habitude? Peut-être te laisses-tu aller à la paresse? Ou ton courage est-il épuisé? Mais peut-être suis-tu l'exemple du nouveau? Vous vous teniez l'un à l'autre comme des tiques! Maintenant montre-lui que tu es un champion! Place-toi devant lui et retiens ta respiration!

Suleyman s'avança devant Ibn Tahir et serra les lèvres et les narines. Il regarda devant lui, mais son regard, vague, semblait fixer au plus loin. Ibn Tahir prit peur. Il avait remarqué que Suleyman avait cessé de respirer. Son visage devint de plus en plus congestionné et ses yeux, inexpressifs et éteints, commencèrent à sortir curieusement de leur orbite. Ibn Tahir tremblait pour lui. Car c'était de sa faute si son camarade subissait une peine aussi cruelle.

Abd al-Malik se plaça face à Suleyman. Il croisa les bras sur sa poitrine et l'examina avec une attention de spécialiste. Suleyman s'étouffait, son cou était gonflé, ses yeux sortaient monstrueusement de sa tête. Soudain, il vacilla comme s'il était sur un bateau puis s'affaissa sur le sol comme un arbre scié à sa base.

– Très bien, dit Abd al-Malik, approbateur.

Suleyman respira bruyamment. Ses yeux se ranimèrent. Il se releva lentement et retourna à sa place.

– Eh bien, Obeyda! Montre donc combien ta volonté a progressé, ordonna ensuite Abd al-Malik.

Le visage sombre d'Obeyda vira au gris cendre. Il regarda avec désespoir autour de lui et sortit du rang en hésitant. Il retint sa respiration. La couleur de son visage devint brun brillant. Les signes d'étouffement se manifestèrent rapidement.

Abd al-Malik l'observait en fronçant les sourcils. Ibn Tahir eut l'impression qu'il se moquait de lui en son for intérieur. Obeyda vacilla et tomba doucement à la renverse.

Abd al-Malik ricana. Il y eut des rires furtifs dans les rangs. Le dai donna un coup de pied à l'homme allongé sur le sol et demanda avec une douceur railleuse :

– Lève-toi, lève-toi, petit pigeon ! Il ne t'est rien arrivé de mal ?

Ensuite, il ajouta d'un ton mordant :

– Comment c'était ?

Obeyda se leva. Il sourit mi-craintif, mi-embarrassé.

– J'ai perdu connaissance, honorable dai.

– Comment punit-on le mensonge chez les ismaéliens ?

Obeyda trembla.

– Je ne tenais plus, honorable dai.

– Bien. Prends le fouet et punis-toi !

Obeyda prit un court fouet de cuir d'un tas d'armes que le maître avait apportées. Il ouvrit sa longue veste et l'enleva jusqu'à la ceinture. Il noua les manches autour de sa taille pour que le vêtement ne tombât pas. Ses épaules noires étaient pleines et musclées. Il brandit le fouet et se fouetta le dos par-dessus la tête. La lanière claqua et une raie rouge se dessina sur sa peau sombre. Il gémit, mais continua de se donner des coups.

– Le jeune homme est très délicat, ironisa Abd al-Malik. Plus fort, plus fort, champion !

Obeyda entreprit de se fouailler de côté. Les coups se firent plus rudes et plus fréquents. Il finit par se livrer à une sorte de dilacération sauvage et furieuse de son corps. Le

fouet taillait les endroits endoloris et sa peau se fendait çà et là. Le sang inonda son dos et filtra sur son pantalon et sa tunique blanche. Il frappait sans pitié comme s'il était son ennemi mortel.

Abd al-Malik finit par lever la main.

– Assez! s'écria-t-il.

Obeyda lâcha le fouet et s'affaissa en gémissant. Abd al-Malik ordonna à Suleyman d'emmenner son camarade à la salle de bains, de le laver et de panser ses blessures. Ensuite, il se tourna vers les élèves et dit en regardant Ibn Tahir :

– Je vous ai souvent expliqué l'idée et l'objectif de nos exercices. Aujourd'hui, vous avez parmi vous un nouveau et c'est pourquoi il ne sera pas superflu que je vous les rappelle encore une fois rapidement. L'esprit de l'homme, sa pensée et son ardeur auraient l'élan de l'aigle s'ils ne trouvaient pas un grand obstacle devant eux. Cet obstacle, c'est notre corps et ses faiblesses. Existe-t-il un jeune homme qui n'aurait pas de grandes ambitions? Et pourtant seul un sur des milliers les réalise. Pourquoi? Parce que notre corps, enclin à la paresse et au confort facile, redoute les difficultés que la réussite de grands projets attend de lui. Ses viles passions paralysent notre volonté et nos nobles résolutions. Vaincre ces passions et libérer l'esprit de leurs entraves, voilà le but de nos exercices. Conforter la volonté et l'orienter de façon appropriée vers un but donné, c'est notre seule obligation pour que nous soyons capables de grands exploits et d'actions sacrificielles. Donc ne pas rester comme ces milliers d'hommes, esclaves de leur corps et de leurs faiblesses, mais au contraire nous approcher du niveau de l'élite qui est maîtresse de son corps et de ses faiblesses, voilà notre ambition. Ainsi serons-nous capables de servir Notre Seigneur et d'exécuter ses ordres.

Ibn Tahir l'écoutait, les yeux fervents. Oui, c'était ce qu'il avait toujours visé inconsciemment : vaincre ses faiblesses

pour servir ses grands desseins. Plus rien de ce qu'il venait de vivre ne lui semblait horrible. C'est avec une entière conviction qu'il répondit à Abd al-Malik qui lui demandait s'il avait compris :

– J'ai compris, honorable dai.

– Sors de ton rang et retiens ta respiration !

Ibn Tahir obéit sans hésitation. Il regarda au loin devant lui comme il avait vu Suleyman le faire auparavant et il retint son souffle. Il lui sembla que tout, autour de lui et en lui, devenait silencieux. Le brouillard se fit devant ses yeux. Il sentit ses veines se tendre et il aurait aimé reprendre haleine, mais il se domina. Ses oreilles commencèrent à bruisser curieusement et il sentit dans ses jambes une faiblesse inhabituelle. Encore une fois, il reprit ses esprits un moment, ensuite il s'abandonna à l'hébétude. Dans une dernière lueur de pensée, il continuait de se dire : « Je dois tenir, je le dois ! » Jusqu'à ce que l'obscurité complète le prît dans ses bras. Il chancela et tomba comme une masse par terre. Alors il reprit son souffle.

– Comment était-ce ? lui demanda Abd al-Malik souriant.

Ibn Tahir se releva.

– Bien, honorable dai.

– On fera quelque chose de ce garçon, dit-il.

Puis il ajouta en se tournant vers Ibn Tahir :

– Ceci n'est qu'une introduction aux exercices de respiration. C'est ainsi qu'on apprécie le pouvoir qu'on a sur son corps. Mais la véritable école ne fait que commencer. Nous avons déjà fait des progrès en ce domaine.

Obeyda et Suleyman revenaient.

Abd al-Malik donna un nouvel ordre. Les élèves fouillèrent à toute vitesse dans le sol. Ils mirent au jour un trou qui avait sans doute été préparé plus tôt et ensuite recouvert superficiellement de gravier. Il était carré et assez peu profond. Pendant ce temps, certains apportèrent du bâtiment du charbon

de bois rougeoyant dans un large creuset et le versèrent dans le trou. Ils l'attisèrent et Abd al-Malik dit :

– La maîtrise du corps et la puissance de la volonté, après des exercices soutenus, atteignent un degré tel qu'elles ne vainquent pas seulement les faiblesses humaines, mais aussi sa nature et ses lois... Toi, le nouveau ! Ouvre les yeux et prends conscience de la vérité de mes paroles.

Il retira ses sandales, releva son vêtement jusqu'aux genoux et l'assujettit avec sa ceinture à cette hauteur. Ensuite, il retroussa son étroit pantalon, se plaça devant le trou rempli de charbon ardent et regarda fixement devant lui.

– Maintenant il concentre son esprit et rassemble sa volonté, chuchota le voisin d'Ibn Tahir.

Celui-ci retenait son souffle. Quelque chose lui disait : « Tu vis en ce moment de grandes choses, petit-fils de Tahir. Des choses auxquelles les gens de l'extérieur ne rêvent même pas. »

Soudain Abd al-Malik se mit en mouvement. D'un pas lent, à tâtons, il avança sur les braises, après quoi il traversa le brasier, rapide et droit comme un cyprès. Il s'arrêta de l'autre côté et secoua doucement la tête comme s'il se réveillait d'un songe. Ensuite il se tourna vers les élèves et, le visage serein, leur montra ses pieds. On ne pouvait observer aucune marque d'une quelconque brûlure.

– On atteint cela en éduquant méthodiquement sa volonté, dit-il. Qui ose faire un essai après moi ?

Suleyman se présenta.

– Toujours le même, marmonna Abd al-Malik, mécontent.

– Moi aussi j'essaierai, déclara Yusuf.

Il y avait une légère indécision dans sa voix.

– Sur la braise ardente ? demanda Abd al-Malik, et il eut un sourire à peine perceptible.

Yusuf regarda embarrassé autour de lui.

– Attends que nous chauffions la plaque, proposa le dai avec indulgence.

Djafar annonça qu’il voulait essayer.

– C’est bien, le félicita Abd al-Malik. Mais dis-nous d’abord à quoi tu dois penser pour te concentrer.

– Allah, toi qui es grand et tout-puissant, fais que je ne me brûle pas. Et je ne me brûlerai pas, répondit Djafar.

– Bien. Mais as-tu aussi la confiance requise ?

– Je l’ai, honorable dai.

– Alors, va, au nom d’Allah !

Djafar avança devant la fosse carrée et entreprit de rassembler ses pensées et sa volonté. Les élèves savaient que, plusieurs fois déjà, il avait décidé de traverser le feu mais qu’il s’était toujours ravisé.

– Détends-toi, lui dit Abd al-Malik, débarrasse-toi de ta crispation et marche avec confiance. Allah est le maître de notre destin.

Alors Djafar se détacha du sol comme un bateau de la rive et avança d’un pas alerte et décidé sur le brasier. De l’autre côté, il s’arrêta un moment comme abasourdi, ensuite il regarda lentement par-dessus son épaule. Il aperçut à ses pieds le charbon brûlant et fumant, et un sourire bienheureux parcourut son visage pâle. Il était visiblement soulagé.

– En vérité, tu es un vaillant jeune homme ! s’écria Abd al-Malik.

Un murmure d’approbation traversa aussi les rangs des élèves.

– Eh bien Suleyman ! Montre-nous donc, même si la dernière fois nous avons vu que tu savais !

Abd al-Malik était de bonne humeur. Suleyman obéit avec une joie évidente. Il se concentra et marcha sur le brasier comme un habitué de longue date.

– Je vais essayer moi aussi ! fulmina Yusuf.

Il gonfla sa poitrine, tendit ses muscles et s’approcha du

trou. Il essaya de se concentrer, marmonna presque à voix haute les paroles indispensables, tout en frémissant à l'idée qu'il pourrait pourtant se brûler. Il avait pratiquement décidé d'avancer sur le brasier. Mais quand il regarda devant lui, il agita les bras comme un baigneur qui veut s'élancer dans l'eau froide et qui n'ose pas vraiment, et il recula.

Abd al-Malik sourit.

– Pense à Allah et à son aide et oublie tout le reste, lui conseilla-t-il. De quoi peux-tu avoir peur s'il est avec toi?

Finalement, comme s'il avait assez hésité, Yusuf approcha doucement un pied du brasier. Immédiatement il gémit et, effrayé, fit un bond. Un ricanement contenu traversa les rangs.

– Tu as du courage, mais ta volonté est faible, dit le dai.

Yusuf baissa la tête et retourna à sa place.

– Est-ce que moi aussi je peux essayer? demanda timidement Ibn Tahir.

– Pour toi, ce n'est pas encore l'heure, petit-fils de Tahir, répondit Abd al-Malik. Mais j'ai confiance, un jour tu seras parmi les premiers.

Les élèves apportèrent de la caserne une lourde plaque de métal qu'ils posèrent sur le brasier après l'avoir ravivé.

Abd al-Malik les invita à la traverser. Ils marchèrent sur la plaque en file deux fois, trois fois, quatre fois de suite. La plaque chauffait et brûlait toujours plus la plante de leurs pieds. Quand elle fut complètement brûlante, Yusuf bondit dessus comme un forcené. Il se fit griller et rôtir pour se punir de son échec antérieur.

Ibn Tahir se brûla aussi la plante des pieds. Il serra les dents et chercha à se persuader que ça ne lui faisait pas mal. En vain. Il ne pouvait pas se concentrer suffisamment. Ces efforts inhabituels l'avaient fatigué et il avait peur d'être pris de faiblesse.

Finalement Abd al-Malik cria qu'ils avaient fait assez

d'exercices et qu'ils pouvaient ranger leurs accessoires. Ils se mirent en rang une dernière fois. Le dai se plaça devant eux, les examina sévèrement et leur enjoignit de réfléchir à tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Ensuite, il s'inclina doucement et s'en alla à grands pas précipités comme il était venu.

Les élèves repartirent au sommet du toit. Le dai Abu Soraka leur enseigna l'art poétique en pehlevi, la langue du pays. Ibn Tahir brilla tout de suite dans cette matière. Pour chaque type de poésie, il connaissait un exemple de Ferdowsi, d'Ansari et d'autres vieux poètes. La satisfaction se lisait sur le visage d'Abu Soraka. Il félicita Ibn Tahir devant tout le monde et dit :

– C'est vrai, l'art de la guerre et l'éducation de la volonté sont absolument indispensables à l'ismaélien combattif. Mais de la même façon, la gymnastique de l'esprit est nécessaire pour devenir souple et apprendre à exprimer ses idées précisément et correctement. J'ai grand plaisir à trouver en toi, petit-fils de Tahir, un élève intelligent.

L'heure de la troisième prière arriva et Abu Soraka la fit sur place avec les élèves. Il n'avait pas fini d'invoquer Ali et Ismaël qu'Ibn Tahir, peu habitué à tant d'efforts, s'évanouit. Naïm qui était à côté de lui remarqua qu'il restait par terre alors que les autres s'étaient relevés. Il se pencha vers lui et, voyant que son visage était jaune comme le sable du désert, appela Yusuf et Suleyman. Tout de suite, les élèves se rassemblèrent autour du gisant. Quelqu'un apporta de l'eau et Ibn Tahir revint à lui. Yusuf et Suleyman l'accompagnèrent au réfectoire. C'était l'heure du repas.

Quand Ibn Tahir fut rassasié, ses forces lui revinrent vite. Yusuf lui tapota l'épaule cordialement.

– Ne t'en fais pas pour ça, dit-il. Bientôt tu t'endurciras et tu supporteras la faim, tu resteras un jour ou deux sans manger, même en faisant les pires efforts. Le jeûne chez nous n'a rien d'exceptionnel. Abd al-Malik s'en occupe.

– Que devons-nous faire du petit âne sur lequel tu as chevauché jusqu’au château? demanda Abu Soraka.

– Gardez-le, répliqua Ibn Tahir. Mon père n’en a pas besoin et ici il peut être utile.

– C’est bien, dit le maître. Et maintenant ne pense plus à ta famille. Tu as rompu le dernier lien avec le monde extérieur et dorénavant tes pensées doivent être uniquement consacrées aux affaires d’Alamut.



Après le repas, les élèves allèrent se reposer dans le dortoir. Ils s’étendirent sur leur lit et bavardèrent. Bien qu’il fût fort fatigué, Ibn Tahir voulait cependant obtenir des éclaircissements sur les nombreuses choses qui le troublaient et qu’il ne comprenait pas encore.

– Je voudrais savoir quels sont les rapports entre nous et les soldats, demanda-t-il. Et aussi quelles sont les relations entre les dais et le capitaine Manutchehr. Quelle est finalement la hiérarchie entre les ismaéliens à Alamut?

Yusuf et Djafar lui donnèrent des explications :

– Chez les ismaéliens, chaque croyant a une place précisément déterminée. Les *lassek*, les aspirants, sont la communauté des partisans ordinaires. Au-dessus d’eux, il y a les *rafiq*, les compagnons, des croyants conscients et combattifs qui enseignent aux premiers les vérités fondamentales. Ainsi instruits, les *lassek* peuvent devenir soldats alors que, dans la forteresse, les *rafiq* deviennent leurs supérieurs directs, caporaux et sous-officiers. Nous, les élèves *fedayin*, avons une place particulière. Tant que nous étudions, nous sommes responsables devant nos aînés immédiats. Mais quand nous serons consacrés, nous ne nous soumettrons qu’aux ordres du chef suprême ou du suppléant désigné par lui. Suivent les dais qui font connaître notre doctrine et connaissent les vérités

suprêmes. Le capitaine Manutchehr, le commandant militaire de la forteresse, est au même niveau qu'eux. Au-dessus d'eux, il y a les grands dais ou dais de tous les dais. Actuellement ils sont trois. Le *dai eldoat* Abu Ali venu récemment de Syrie, le *dai eldoat* Buzruk Umid, ce qui signifie Grand Espoir, qui est le commandant du château de Rudbar, et le *dai eldoat* Hosseyn Alkeini qui s'est emparé de la forteresse de Zar Gombadân dans le Khouzestan au nom de Notre Seigneur. Le sommet extrême de cet ensemble, la tête de l'ismaélisme est Seïduna, Notre Seigneur, Hassan Sabbâh.

– Quelle organisation judicieuse ! s'écria Ibn Tahir.

– Mais les distinctions dans les grades sont encore plus finement marquées, dit Suleyman. Le dai Abd al-Malik est par exemple un tout petit peu inférieur au dai Ibrahim mais en quelque sorte supérieur au dai Abu Soraka, même s'il est plus jeune de quelques années. Mais dans les combats de l'ismaélisme, il a été le plus méritant et c'est décisif dans l'évaluation des grades. Il existe aussi des différences entre nous. Ainsi, par exemple, toi qui es arrivé hier au château, tu es un brin sous n'importe lequel de tes camarades. Quand tu te seras distingué d'une façon ou d'une autre pour l'ismaélisme ou si tu es meilleur que les autres dans les épreuves, tu parviendras à une place plus conforme à ton savoir et à tes mérites.

– Est-ce que la différenciation si précise des grades a une signification particulière ? demanda Ibn Tahir.

– Oui, elle a une signification, répliqua Suleyman. À l'instant décisif, chaque ismaélien connaîtra sa place, chacun saura exactement qui il doit commander et à qui il doit obéir, ce qui exclut d'avance toute confusion et toute incompréhension. Est-ce que c'est clair pour toi maintenant ?

– C'est clair, répliqua Ibn Tahir.

Un coup de gong les appela à leurs obligations. Comme la chaleur de l'après-midi sur le toit était trop forte, la leçon

eut lieu dans le réfectoire. À présent, le dai Abu Soraka expliquait la formation de l'islam et l'histoire de l'ismaélisme. Il posa d'abord aux élèves quelques questions sur les sujets qu'il avait déjà traités afin de faire connaître au nouveau ce qui avait déjà été appris. Ensuite, il continua :

– Le fait que le Prophète ait donné sa fille unique Fatima pour femme à Ali atteste qu'il le désignait vraiment comme successeur au trône. Mais après sa mort, Abu Bakr, son sournois beau-père, a honteusement dupé le véritable héritier et s'est installé lui-même sur le trône du chef des croyants. Depuis cette date, l'admirable édifice du Prophète s'est divisé en deux : à gauche ceux qui reconnaissent au traître Abu Bakr sa suprématie dans la succession. Leur drapeau est noir et leur livre est la Sunna, la tradition orale, un ensemble d'ignobles mensonges et de faux témoignages sur le Prophète. Leur capitale est Bagdad. Y règnent maintenant les faux califes de la lignée d'Abbas, l'oncle criminel du Prophète qui, par sa flagornerie et ses mensonges, avait convaincu ce dernier de l'accueillir parmi les croyants quand personne ne pouvait plus douter de sa victoire. Le protecteur des Abbassides est le sultan Malik Shah, un Turc, un chien de Seldjoukide dont la tribu est arrivée du pays de Gog et Magog pour s'emparer du trône iranien...

«À droite, nous qui considérons, comme le Prophète nous l'a commandé, qu'Ali est le seul premier imam habilité. Notre drapeau est blanc et notre capitale est Le Caire en Égypte car le calife qui y règne est de la lignée d'Ali et de Fatima, la fille du Prophète...

«À l'usurpateur Abu Bakr ont succédé deux faux imams : Omar et Othman. Quand le dernier est mort, le peuple a exigé qu'enfin Ali devienne le remplaçant du Prophète. Il a été choisi, mais il est mort peu après, exsangue, sous le couteau d'un meurtrier soudoyé. Son fils Hassan lui a succédé, mais il a dû céder la place à Muawiya. Après celui-ci,

le peuple a voulu que l'autre fils d'Ali et de Fatima, Hosseyn, monte sur le trône. Mais il est mort en martyr dans la vallée de Karbala. À partir de ce moment, la lignée de sang pur du Prophète a vécu dans les montagnes et les déserts, persécutée et tracassée par de faux imams et par leurs criminels affidés. En vérité! Nous n'avons pas lu dans le livre du destin qu'Allah tient dans ses mains. Mais il est noble de pleurer les martyrs...

« Nous avons dit que les successeurs légitimes de la lignée d'Ali et de Fatima ont commencé à régner au Caire. Nous les reconnaissons, oui, mais avec des réserves. Ces réserves sont le secret que nous pensons vous dévoiler progressivement. Pour aujourd'hui, il nous suffit d'énumérer le rang des imams qui ont succédé à Hosseyn, le troisième successeur légitime du Prophète. Le quatrième est le fils d'Hosseyn, Ali Zayn al-Abidin, le cinquième, le fils de ce dernier, Muhammad Baqir, le sixième Djafar al-Sadiq. Pour le septième, un conflit est apparu car Djafar al-Sadiq avait deux fils, Musa al-Kazim et Ismaël. Ceux qui reconnaissent dans Sadiq le septième imam reconnaissent aussi les cinq suivants dont le dernier est Muhammad qui reviendra un jour en tant qu'al-Mahdi. Oui, al-Mahdi viendra, et il ne sera pas de la lignée de Musa al-Kazim mais de la lignée d'Ismaël. Nous le croyons car nous avons connaissance de faits solides. C'est pourquoi nous ne reconnaissons que les sept imams révélés dont le dernier et le plus grand a été Ismaël. C'est vrai : une branche de sa lignée est arrivée au pouvoir visible en Égypte. Mais où est l'autre, plus grande et plus importante ? Pour le moment nous savons seulement que la branche du Caire lui prépare le chemin jusqu'à la victoire sur les usurpateurs et les hérétiques et jusqu'à sa suprématie sur l'Islam tout entier. C'est pourquoi il a été dit qu'aux six grands prophètes qui étaient Adam, Noé, Abraham, Moïse, le Christ et Muhammad succédera le septième, le plus grand, al-Mahdi. Celui-là

sera issu de la lignée d'Ismaël. C'est lui que nous attendons et pour qui nous combattons. En vérité, je vous le dis : de grands secrets se cachent au château d'Alamut!

C'était la première fois qu'Ibn Tahir entendait la quintessence de la doctrine ismaélienne. Elle lui semblait mystérieuse et c'est avec impatience qu'il attendait de nouvelles révélations.

Après le départ d'Abu Soraka entra dans la salle de classe le Grec islamisé Théodoros qu'on appelait aussi al-Hakim ou le Docteur. C'était un petit bonhomme rondouillard qui arborait une barbe noire pointue et des moustaches noires. Ses joues étaient rondes et rosées, son nez droit et long arrivait presque à la hauteur de ses lèvres qui étaient pleines et rouges comme celles d'une femme. Son double menton était mou et affaissé. Il avait des yeux ronds et rieurs, et quand il parlait on ne savait jamais s'il était sérieux ou s'il plaisantait. Les élèves l'appelaient dai bien qu'il ne fût pas consacré. Ils savaient que le chef suprême l'avait ramené d'Égypte. C'était un médecin instruit et il enseignait plusieurs matières, en premier lieu la constitution et le fonctionnement du corps humain. Il passait pour une sorte de soufi, un sage qui tentait de mettre en accord la doctrine du Coran et la philosophie grecque. Dans ses cours, il mêlait au recensement des maladies, des poisons et des formes de mort, des phrases de penseurs grecs, en particulier de sceptiques, de cyniques et de matérialistes. Les élèves l'écoutaient en écarquillant les yeux d'étonnement et il semblait à nombre d'entre eux que ses enseignements étaient assez impies. Par exemple, il expliquait l'apparition de l'homme un peu par le Coran, un peu par les philosophes grecs et un peu aussi à sa manière :

– Allah a créé Adam à partir de quatre éléments. D'abord il a eu besoin d'une matière solide. Celle-ci étant cassante et friable, il l'a réduite en poussière et un autre élément lui a été

nécessaire, l'eau. Il l'a mélangée à la poussière et a obtenu de l'argile. De l'argile, il a pétri la silhouette de l'homme. Mais cette silhouette était molle et sa forme se modifiait à chaque contact. Il a donc créé le feu avec lequel il a séché la couche externe de l'homme dont, dès lors, la peau a été souple. Comme il était très lourd, il a enlevé un peu de matière de sa poitrine. Pour que les parois externes ne s'effondrent pas en raison du vide créé, il a rempli la cavité du quatrième élément, l'air. Ainsi a été achevé le corps humain, et encore aujourd'hui il se compose de ces quatre matières premières, la terre, l'eau, le feu et l'air.

« Pour donner vie à l'homme, Allah lui a instillé une âme. L'âme est d'origine divine et c'est pourquoi elle est extraordinairement sensible à l'harmonie des éléments dans le corps humain. Dès que l'équilibre entre eux s'effondre, elle l'abandonne et retourne à son origine première qui est Allah lui-même.

« Les perturbations dans l'harmonie des éléments peuvent être doubles : ou naturelles ou occultes. Quatre types de mort peuvent être la conséquence de troubles naturels. Si le corps perd son sang à la suite d'une blessure, il perd l'élément eau et la conséquence en est la mort. Si nous serrons quelqu'un à la gorge ou que nous l'empêchons de respirer d'une autre manière, nous lui prenons son élément air. Il s'étouffe et meurt. Quand quelqu'un meurt de froid, c'est que l'élément feu lui a été ôté. Et si quelqu'un est écrasé, sa matière solide est réduite en poudre. Alors la mort est inéluctable.

« Les formes occultes de mort qu'on appelle aussi médicales sont beaucoup plus énigmatiques. Elles sont causées par des substances naturelles mystérieuses qu'on nomme poisons. La tâche des sciences de la nature est de nous apprendre à les connaître et aussi à les cultiver. C'est utile et nécessaire à tout ismaélien...

Ces théories remplissaient Ibn Tahir d'une grande surprise.